

NASSER SOLTANE

LE DEVERSOIR

Le canoë dans lequel ils ont embarqué a été loué dans un autre département, parce que dans ce désert de forêts et de montagnes, il n'existe tout simplement pas d'agence de location. Fait étonnant pour une rivière réputée sauvage.

On pourrait aussi démontrer que la très réduite population s'éparpille en une poignée de hameaux partageant tous la même caractéristique : une situation éloignée des berges de la rivière. Pas le moindre lieu-dit au bord de l'eau. Aucun des rares habitants n'a eu l'idée lumineuse de tirer parti du cours d'eau en accueillant estivants et touristes en mal de sensations fortes. La région est bizarrement restée en retrait de tout développement, tant touristique qu'économique. Les hautes vallées se trouvent isolées à cause de routes sinueuses et esquintées. Et les rares villes-portes tirent un semblant d'économie de la proximité des voies rapides.

Le tourisme vert, très en vogue, n'a pas pris. Pourtant, la région aurait largement pu spéculer sur le concept « contrée sauvage », tant la densité de population est faible.

Un peu oublié, un peu délaissé, le département, que certains élus du cru qualifient d'arriéré en catimini, reçoit peu de visiteurs si ce n'est des évadés du système ou encore ces trois garçons qui pagaient sur la rivière sans nom.

Antonin avait pris, avec l'air satisfait, son téléphone. Comme à son habitude quand le projet était bouclé.

- Descendre en kayak un torrent de montagne ? s'écrie mollement Tanguy au téléphone. De la main restée libre, il interroge sa messagerie électronique.

- Tu m'écoutes pas ! Mais qu'est-ce tu fais bordel ?

- Je t'écoute, relax. Il ouvre un message avec un fichier joint « gros néné :-). Ouais le torrent ?

- D'abord, on ne descend pas en kayak mais tous les trois dans un canoë, rectifie Antonin.

- Oulala ! s'enthousiasme Tanguy en contemplant les nibards disproportionnés d'une actrice porno.

- Je vois rien d'énorme dans ce que je dis mais qu'est-ce que tu trafiques putain ?

- A trois dans un canoë, on ne tiendra jamais, tente de rattraper Tanguy qui pense au même moment que son érection ne tiendra pas une seconde de plus dans son Jean.

- Il faudra bien pourtant. C'est le moyen le plus court en temps pour accéder au site d'escalade. J'ai à peu près tout consulté sur le web ou sur la base de données du Club Montagne, il n'y a pas de sentiers qui mènent là où on veut aller.

- Et tu es sûr qu'on trouvera de quoi assouvir notre euh... ? Tanguy entretient la conversation tout en faisant défiler les images du fichier grivois.

- C'est un risque.

Antonin ne cachait pas sa fierté d'avoir eu l'intuition que dans ce département montagneux, pratiquement inexploré par la horde des alpinistes, se trouvent de petits massifs, peut-être pas aussi illustres que leurs cousins alpins, mais singulièrement restés vierges de toute ascension.

- T'en as pas marre de gravir des voies déjà toutes tracées, avec leur variante hivernale, de trouver sur ton chemin de la magnésie sur les prises comme si elle te disait par où passer ? Moi, j'en ai assez de ces simili *via ferrata*. Le coin que j'ai déniché, est resté pour

une raison que j'ignore à l'écart des agences et des clubs alpins. Pas de route. Pas de sentier forestier. Tout autour : des cols et des pics. Il n'y a qu'une seule voie. La rivière. Ou plutôt deux rivières. On descendra la rivière qui n'a pas de nom jusqu'à sa confluence avec un torrent. Puis nous remonterons le torrent...

- Remonter un torrent ? A trois dans un canoë avec tout le matériel ? Tu déconnes, dis ?

- On pourra remonter le torrent. Le problème n'est pas là.

- Eh bien si le problème n'est pas là, remontons le torrent ! Tu sais, il y a des saumons dans mon arbre généalogique ! En ce qui me concerne, remonter un torrent à la nage, ça m'est aussi facile que... de prendre un cocktail au bord d'une piscine.

Sur son écran, une femme aux seins siliconés a glissé une flûte de champagne entre ses airbags et fait mine de descendre son bikini au bord d'une piscine.

Antonin jette un regard agacé sur le tas de cartes routières et géographiques qu'il a compulsées pendant des jours.

- Bon sang ! Cesse de chouiner ! Quand il prend la mouche, Antonin peut se mettre très en colère. Tanguy et Simon le craignent pour ses sautes d'humeur et à juste titre car celles-ci dégénèrent parfois en pugilat. Quand je te dis qu'on remontera le courant, on pourra le faire et on le fera ! J'ai passé à la loupe les lignes de niveaux des cartes IGN. Sur le parcours des deux cours d'eau, j'ai relevé un très léger dénivelé, du moins sur les portions qui nous intéressent...

- Mais...

- J'ai pas fini ! Il est vraisemblable qu'on remonte le courant à pied en tirant le canoë à la seule force des bras. C'est toujours ça de gagner sur le dernier tronçon sac au dos.

Tanguy s'extasie en silence devant une paire de pastèques que la propriétaire a eu la judicieuse idée de dissimuler sous une salopette taille fillette. Si bien que le coup d'éclat et l'explication de texte qui a suivi, lui a à peine effleuré l'esprit.

Ce dernier partage la même passion qu'Antonin : l'escalade. Physiquement, il est aussi fort que lui mais peut manquer de cran en grim pant *en tête* sur du 6c ou même du 6b. Malgré tout, il progresse beaucoup au contact de son leader quitte à supporter son caractère très soupe au lait. Cette fascination pour la performance l'a amené sur le terrain des cascades de glace en Italie, des goulottes en automne et de voies inexplorées au Maroc qu'il n'aurait jamais connues sans Antonin. Secrètement, il lui voue une espèce d'allégeance.

- Ouais bon... fit-il comme pour se convaincre. Au fait la rivière s'appelle comment ?

- Je n'en sais rien, elle n'est même pas désignée sur la carte. Quand tu penses que le moindre ruisseau ailleurs possède son nom ! Autre chose pendant que j'y pense. En aval de la confluence avec le torrent, la rivière descend un paquet de lignes de niveau sur une petite distance, environ un petit kilomètre. En clair, il vaudra mieux pour nous de ne pas rater la confluence, si tu vois ce que je veux dire...

- Tu m'en vois ravi, écourte Tanguy, fermement décidé à libérer la main qui tient le téléphone pour un autre usage.

Il y a quelques mois, Antonin avait planché sur la complexité que représente l'abord du massif montagneux. Un vrai-casse-tête. Pas de gîte sur le chemin. Encore moins de sentier forestier. Tout à une distance considérable de la route. D'un côté, ça l'excitait d'être le premier sur le massif. De l'autre, plus pratique celui-là, l'organisation de l'expédition devenait compliquée. Acheminer le matériel d'escalade s'avérait la tâche la plus ardue. Il fallait réduire le volume du matériel mais pas sacrifier les piolets, il avait l'intuition que la faille abritée côté nord dissimulait une cascade de glace. Même s'ils devaient aborder la cascade dans le sens de la descente, ils poseraient les jalons pour une prochaine fois.

Il avait remarqué que la route caresse, en un point précis, le tracé bleu de la rivière sur la carte. Penser au canoë lui apparut comme une évidence. La voie fluviale est un moyen simple de se rapprocher du massif et il avait même remarqué un torrent au nord qui se jette dans le cours d'eau, pas loin du massif. En examinant les lignes de niveau, il avait conclu que la rivière et le torrent devaient avoir un lit assez large et laissait présager un faible débit. La progression en canoë ne devait pas présenter de problème sur la rivière. Pour le torrent, l'expédition aurait lieu en juin, pendant la fonte des neiges, il devrait y avoir assez d'eau pour tirer le bateau.

Le canoë. Où le louer et comment le rapporter ? Le département est dépourvu de centre de loisirs aquatiques, d'aquachose ou de trucland. Il retourna le problème cent fois dans sa tête et trouva la solution.

Emprunter la remorque de son voisin Monsieur Zitouni ; il l'utilise pour le bois de sa chaudière et pour le transport discret du mouton pendant la fête du Laïd – sous une bâche. Pour cinq jours, il la lui prêterait. Antonin n'avait-il pas donné gracieusement des cours de math à l'un de ses enfants ?

Louer le canoë sur le chemin et l'attacher sur la remorque qui possède les bonnes dimensions pour celui-ci. Compte tenu du parcours et de la configuration topographique, il était hors de question de revenir chercher le canoë. On le laisserait là où on déciderait de continuer à pied en forêt. Raison pour laquelle la discrétion serait de mise lors de la location : bonnet sur les yeux, paiement en liquide, caution avec une vieille carte d'étudiant. Dans le plan, il changeait les plaques de son véhicule par excès de paranoïa.

L'expédition durerait cinq jours, dont trois d'escalade. Le pied !

- C'est magnifique ! exulte Simon. Il est assis entre Tanguy à l'avant du canoë et Antonin au poste de pilotage, qui manie sa pagaie tel un gouvernail. Entre eux, ils ont réparti les sacs et l'équipement d'escalade.

Tanguy se retourne, les deux mains accrochées à sa pagaie.

- Enfin tu te décoinces ?

- Le coup des fausses plaques et cette route qui n'en finissait pas, ça m'a vraiment fait chier.

- Moi je trouve ça cool. Ça donne du piment à l'expédition. Mais t'as raison, c'est vraiment incroyable ici. J'ai l'impression d'être Robinson Crusoé dans une île tropicale.

Ils pagaient en silence. De chaque côté du cours d'eau, la luxuriance de la forêt leur donne l'illusion d'un monde à sa genèse. Les sapins poussent presque jusqu'aux berges et les plus hauts atteignent facilement quarante mètres de hauteur. Le sous-bois bruisse de chants d'oiseaux de toutes sortes, les pics martèlent les troncs, les coucous rimailent et les geais jouent les sentinelles hystériques. La pureté de la lumière de montagne fait apparaître les cimes beaucoup plus proches qu'elles ne le sont en réalité et les trois garçons les sentent à portée de main et s'extasient de les voir aussi aisément dans leur parure de fin de printemps. La forêt s'élève sur les pentes des massifs en suivant les plissements rocheux jusqu'aux pâturages d'altitude réduits cependant à la portion congrue. Le décor minéral pur s'impose assez vite et prend à cette heure-ci des couleurs violettes ou sanguines suivant les veines qui affleurent.

Simon rompt encore une fois le charme qui s'exerce sur eux.

- Ce matin, j'ai appelé Marie. Je crois que c'est la première fois qu'on se quitte pour une aussi longue période. Elle m'a demandé si j'avais posté, ce matin, le TIP de la facture de téléphone. Et moi qui voulais lui sortir un truc gentil genre « tu me manques déjà ».

- Bah ! intervient Tanguy, elle n'est pas dans ton trip. C'est le paysage qui t'influence, voilà tout.

- Le paysage et le voyage aussi. Ça fait vraiment du bien de se tirer tous ensemble. Ça fait un bail qu'on ne l'avait pas fait ! Pas vrai Antonin ?

- Ouais, ouais...

- Ici, c'est merveilleux. Je vais composer un haïku. Ecoutez : humus enseveli, béate lumière.

- Oh j'adore ! s'exclama Tanguy. Comment tu dis ? Anus fleuri, bite entière ?

- Putain, mais t'es un obsédé du cul ! Faut te faire soigner !

- Bah, on peut rigoler !

- Je me disais en repensant au coup de fil de ce matin et à ce paysage grandiose que ... qu'une harmonie entre bonheur...entre bien et mal, oui c'est ça, le bien et le mal ont chacun leur part dans la réalisation de notre être.

- C'est-à-dire ? demande Tanguy en tournant de trois quarts la tête.

- Je ne sais pas comment dire.

- Messieurs, le poète philosophe !

- Laisse-le parler.

- Contemplez ce paysage !

Les deux autres obtempèrent. Ils voient d'épaisses forêts occuper une vallée façonnée par la tectonique des plaques. La chaîne granitique au nord. Des falaises erratiques plongent ici et là dans la rivière. Le ciel ensoleillé accentue l'effet paradisiaque des lieux.

- Je trouve que cette nature est la représentation de l'harmonie du bien et du mal. Là, elle est belle comme elle peut devenir franchement hostile.

- Et le basculement d'après toi...

- Regardez ! crie soudain Tanguy.

Il pointe du doigt une minuscule crique située à moins de trente mètres et abritée par un éperon rocheux. Sur le fond sablonneux, s'ébroue une harde de sangliers. A la vue du bateau, ils se figent et demeurent à demi-immergés dans l'eau.

- Oh merde ! s'écrie Simon. Il se sert de sa pagaie comme d'une carabine et mime un sniper. Bang, bang ! Mais les sangliers ne s'ébranlent pas ni ne cillent.

Le garçon reprend sa pagaie et la pose sur ses genoux.

- Simon ? chuchote Antonin.

- Quoi ?

- Pourquoi tu as fait semblant de tirer ?

- Je n'en sais fichtre rien. Il a l'air décontenancé. C'était plus fort que moi. Irrépressible même. Il ne faut pas rompre l'équilibre, c'est tout ce que je sais, murmure-t-il en se retournant avec un visage grave.

- Putain, c'est bizarre ! s'étonne Tanguy. Des animaux qui ne fuient pas. Tu trouves pas ça bizarre Antonin ?

- Pas s'ils viennent de rencontrer des hommes pour la première fois.

La pagaie de Tanguy demeure un instant dans les airs, puis elle plonge à nouveau dans l'eau mais sans vigueur.

C'était dans leur restaurant préféré, celui d'Alfonso, qu'ils se retrouvaient pour parler d'escalade. Simon payait sa tournée au comptoir quand le cuisinier ami s'amena avec sa bonhomie habituelle. Il leur chipa leurs verres de bière à peine entamés et les vida dans l'évier. Il attrapa une bouteille sous le comptoir et tint à leur faire goûter un vin des Abruzzes qu'il venait de recevoir. Du Alfonso tout craché : généreux et excessif. Ils rirent, s'embrassèrent, un peu pompette, décidés à oublier leur semaine de boulot. Ils avaient la permission de leurs copines, pourquoi ne pas aller en boîte après ?

Pendant le repas, Antonin leur expliqua son plan. Il parla de montagne oubliée, perdue dans une nature ingrate, de rivière sans nom, de son intuition qui ne le trahissait jamais – il avait vraiment bu. Les autres adhèrent, bien que Simon, pas téméraire pour un sou, se renfrogna à l'évocation des fausses plaques minéralogiques. Tout ce qui est contraire à la loi le répugne : un mauvais plan, dit-il ordinairement.

Par intermittence, Alfonso leur déclama un poème qu'il venait de pondre derrière son fourneau. Il voulait se mesurer à Simon qui passait pour le poète intello de la bande. Quand il associa « salsifis » à « flocons de beauté », Tanguy ne put réprimer un puissant éclat de rire, si bien qu'il arrosa Simon de tagliatelles au saumon. Le fou rire fut communicatif. Même Alfonso laissa aller son rire de ténor, et bientôt toute la salle pouffa.

On était en mai, les soirées redevaient douces et agréables. Ils déambulèrent le long des avenues animées.

Simon s'était incrusté au groupe d'escalade de la fac. Il était venu sur les conseils de son thérapeute, lui même amateur d'escalade de blocs, et qui pensait que l'intelligence du geste du grimpeur saurait lui ouvrir des perspectives de guérison. Dans une certaine mesure ce fut le cas. Simon avait adoré le pouvoir d'élévation de son corps et le vide qui grandissait sous lui. Il finit par grimper avec classe grâce à son petit gabarit de chat maigre qui fait des merveilles dans les devers. Il n'est pas rapide, change ses appuis avec son bassin, se coule sur la paroi par des mouvements de reptation, rien de spectaculaire mais hyper efficace. Simon grimpe aussi avec le mental ; ce qui est vrai pour tous les grimpeurs du reste. Cependant, celui-ci transcende la posture de l'alpiniste toujours attiré par le haut, méprisant le vide, la haine du dessous de soi, une expression à lui. Ce sentiment le galvanise autant que la composition de ses haïkus.

Les deux autres l'avaient repéré avec ses avant-bras mutilés. On sait reconnaître les irréductibles débutants aux reins toujours cambrés et les doués à leurs enchaînements brillants. Ils l'avaient chapeauté au départ en bons anciens qu'ils étaient, mais depuis que le « petiot » se défendait admirablement bien, ils le considéraient comme leur égal.

Simon, lui, les avait aimés dès le début.

Antonin et Tanguy ne passent pas inaperçus dans la salle d'escalade. Ils grimpent comme des gorilles : cris, vociférations, blasphèmes. Tout le contraire de l'idée qu'on se fait de l'alpiniste en total contrôle de soi. Ce sont des brutes. En extérieur, quand une prise manque, ils font « péter le piolet » comme des hooligans. Ils se sont battus contre des alpinistes blondinets dans le Yosemite, au pied du Capitan, le lendemain d'une soirée très « acid » à San Francisco.

Tout en force. Jusqu'à avoir très mal. Ils ne comptent plus les chutes. Même encordé, celle de deux mètres peut vous briser une phalange, vous assommer ou provoquer des blessures graves. Alors la chute de dix mètres... Commotion cérébrale en Italie pour Tanguy, luxation du coude pour Antonin qui pensait se rattraper à une saillie.

Ils en rient. C'est leur frime.

Comme d'habitude, Tanguy voulut aller dans un de ces bars pseudo chics au concept contemporain, remplis de filles portant carré strict, collants noirs, lunettes rectangulaires et qui vous regardent comme des agents recruteurs de l'armée. « Des frigides clinquantes » les appelle Tanguy, dont le seul plaisir est de leur montrer sa « teub » après trois ou quatre Margaritas.

Invariablement, ils se font jeter du bar avec plus ou moins de bobos.

La soirée se finit souvent par le même rituel : Simon, le bon Samaritain, ramenant ses deux copains éméchés à leur domicile.

Cette nuit-là, la lune était pleine. Il sortit son calepin et écrivit : soleil nocturne, œil de l'au-delà.

Antonin examine sa carte. La portion de rivière entre le point de départ et la confluence est beaucoup plus longue que les indications de la carte ne le suggèrent.

- Hé ! On va de travers, rôle Tanguy.

Antonin saisit sa pagaie et la plonge à tribord. La pale corrige instantanément la trajectoire du canoë.

- Y'a un problème ? dit Simon.

- Ouais, on est en train de prendre du retard sur le planning. Il est déjà midi et on n'a toujours pas atteint la confluence ! Putain de carte !

- Hé les gars, j'ai posé trois jours de congé, plus le week-end, ça fait cinq jours. Je peux pas me permettre de faire sauter le lundi ! J'ai pas un CDI moi ! prévient Tanguy. Alors, on pagaie et bouffera à la sainte-confluence.

Les autres sont du même avis. Le temps commence à devenir long. Sentiment renforcé par le désert verdoyant qui les entoure. Pas la moindre trace de civilisation depuis le départ. Il leur semble s'enfoncer toujours plus profond dans un néant vert.

Deux heures plus tard, Tanguy montre des signes d'agacement. Il grommèle. Il a faim. La prémonition d'Antonin a été juste, le courant est faible. C'est à peine s'ils dérivent au milieu de la rivière. Simon, sentant venir les récriminations depuis la proue, distribue les barres de céréales. Puis il prépare les sandwiches. Les bouteilles d'eau et de soda tournent. La grogne se dissipe dans la satiété.

Heureusement, le temps est superbe. Le soleil est à l'aplomb, il fait chaud. L'un après l'autre, ils se mettent torse nu. La fraîcheur de la rivière leur procure un bien-être qui leur rappelle leur première colo. Ils s'aspergent les épaules à intervalle régulier. Plus personne ne parle. Leur concentration va vers la contemplation de cette nature vierge. Les sapins n'ont jamais été aussi majestueux. Les mélèzes, en altitude, déroulent leur vert tendre sur les pentes du massif. Les frondaisons regorgent de vie. Vers les berges, leur attention est souvent attirée par un plouf entouré de mystère. Simon aurait juré apercevoir une loutre. Tanguy un « truc » avec des cornes. Et Antonin a vu pour la première fois un renard se désaltérer, sans méfiance, au bord de l'eau. Cette forêt grouille d'une faune extraordinaire. C'est insolite. Même s'ils ont l'impression de s'égarer vers des lieux inconnus, le charme exercé par le paysage les rend sereins. Une sensation nouvelle pour eux. Ils se sentent bien. Simon griffonne : charme redoutable, esprit guéri.

En milieu d'après-midi, le courant de la rivière augmente en vigueur. Les muscles se relâchent, le canoë glisse presque sans effort. Antonin manie sa pagaie uniquement pour le diriger. Un coup à tribord, un coup à bâbord. Il compte sur son complice, assis à l'avant du bateau, pour le piloter.

Soudain, le cours d'eau se transforme en un petit bassin d'une centaine de mètres de longueur. Presque simultanément les trois garçons sentent une angoisse les envahir. A l'autre bout du bassin, on distingue de gros bouillons qui disparaissent dans l'étroitesse d'une gorge naissante. Sans rapport avec un orifice, le goulot a la même fonction que le déversoir d'une retenue d'eau. Le canoë est entraîné par le courant avant qu'Antonin ne réagisse, tandis que les deux autres regardent horrifiés le point d'étranglement du bassin. Tous ont compris qu'au-delà de ces rapides, la rivière se jette dans un gouffre. S'ils n'ont pas les images de cette vision infernale, ils entendent un grondement à faire dresser les cheveux sur la tête.

- Putain de Dieu ! Mais qu'est-ce que vous branlez !

Le juron suffit à réveiller les deux autres ; Tanguy hurle en donnant des coups de pagaie en direction de la rive, imité par Simon le visage déformé par une grimace d'épouvante.

- Allez ! Allez ! Allez ! s'égosille Antonin qui ne se souvient pas d'avoir eu aussi peur de sa vie même sur la face ouest des Drus. Il freine le canoë avec sa pagaie, les bras immergés jusqu'aux épaules. A droite ! A droite ! parvient-il à crier, l'eau lui rentre dans la bouche.

Les autres frappent l'eau plus qu'ils ne pagaient si bien que le canoë se dirige de travers droit sur les chutes. Ils ne le maîtrisent plus. Antonin a le sentiment que son action ne favorise pas le pilotage du bateau. Il se relève et donne un coup à bâbord, le bateau se redresse. Puis il pagaie de manière à acquérir une vitesse supérieure à celle du courant. Tanguy beugle, ne comprenant pas ce que fait son copain, il maintient d'instinct sa cadence. Le grondement des rapides, amplifié par l'écho des gorges en aval, augmente leur stress. Ils luttent contre l'eau et contre leur peur, aucun d'eux n'a enfilé son gilet de sauvetage.

- Il est où ce putain de torrent ? rugit Simon.

- Cap à droite ! crie Antonin. Au même instant, il vient de s'apercevoir qu'ils ont dépassé l'embouchure.

L'affluent se jette dans la rivière après l'avoir longé sur une cinquantaine de mètre, une langue étroite de gravier et de galets l'en sépare. De fait, le torrent semble invisible.

- Par là ! Il est là, les gars !

L'heureuse nouvelle leur donne du courage. Ils intensifient leur effort. Le courant diminue à mesure qu'ils se rapprochent de la rive. Le canoë s'échoue laissant les trois garçons, affalés sur leur paquetage, épuisés et pantelants.

- Sacré nom d'une pipe, articule Simon. Je suis vanné...

- Quelle trouille, j'ai presque chié dans mes frocs !

- Désolé les gars, s'excuse Antonin. J'étais loin d'imaginer que le dernier tronçon ressemblerait au couloir de la mort.

- Et dire qu'il y a des mabouls qui aiment ça, j'en reviens pas, s'étonne Simon qui en se redressant, risque un coup d'œil vers le déversoir. Ça doit être terrifiant là-bas en-dessous ?

Les autres regardent de concert l'endroit désigné. On ne voit pas les gorges mais elles se devinent en contre-bas par la muraille sud qui plonge à pic.

- C'est plus raide que je ne le pensais, admet Antonin. J'ai l'impression que la rivière dégringole en une succession de cascades. Il n'y a qu'à voir le panache de vapeur d'eau pour imaginer la brutalité du dénivelé.

- Ça fiche grave la frousse ce truc. Tanguy crache dans l'eau comme pour conjurer le mauvais sort.

- Je comprends pourquoi on ne loue pas de canoë par ici.

- Tu as raison, acquiesce Antonin. Non seulement la rivière n'est pas sportive mais en plus elle se termine en cul-de-sac. Et il y a de quoi se tuer dans ces gorges.

- J'aimerais pas la descendre...

Avant même que Simon ne termine sa remarque, les deux autres s'écrient en chœur :

- Comme t'aimerais pas prendre une baffe par Hulk ! Ils rient aux éclats.

- Putain Simon, sermonne Tanguy en l'aspergeant avec sa rame, t'en a pas marre de t'inventer toujours des scènes improbables.

- Alors là, je m'excuse, mais on aurait très bien pu être entraînés dans ce putain de gouffre. Il montre du doigt le déversoir.

- Oh arrête tes conneries, tu vois toujours le pire, on dirait une mère juive !

- Laisse Tanguy, ordonne Antonin. On dégage la zone. On rame jusqu'à la confluence et on briefe.

Le torrent n'est profond que sur une courte distance ; en pénétrant dans la forêt, les pagaies en raclent vite le fond. La force du courant est faible et compte-tenu du poids des sacs, ça vaut le coup de tracter le bateau entre les pierres polies le plus en amont possible.

Aux premiers rapides, les trois garçons mettent pied à terre, nouent une corde à l'anneau de la proue et halent l'embarcation. Simon empoigne la poupe du mieux qu'il peut et pousse, l'eau lui arrive encore au-dessus des genoux. A contre-courant, le bateau a perdu de sa maniabilité et devient tout d'un coup très lourd. Ils se relaient à la proue.

En tant que promoteur de l'expédition, Antonin s'en veut du contretemps pris dans la descente. Alors il peste, gronde, ahane. Il encourage ses troupes. Il se démène dans l'eau froide comme une bête de somme. Arc-bouté à la poupe ou ployé à l'avant la corde lui râpant le dos, il tient à rattraper le retard coûte que coûte à un rythme de forçat.

L'orgueil du leader n'est plus à démontrer, les deux autres n'en demeurent pas moins héroïques dans l'effort. Mais tant que le « chef » n'a pas donné l'ordre d'arrêter, ils tractent inlassablement leur Drakkar sur les galets. Ils suent, dérapent, fulminent.

Dans leur sortie en extérieur, ils « se montent la bourre » sans cesse. Un jeu où il est question d'en avoir dans le slip. Une affaire de mâles trentenaires au summum de leur forme physique.

Parfois, Simon réagit de manière très étrange particulièrement à mi-parcours de la voie. En queue de cordée, il lâche la prise et se laisse pendre, retenu par son baudrier malgré les cris de goret de ses compagnons. Il reste les bras en croix quelques minutes en proie à une sorte d'extase. Rien n'y fait : ni les supplications sincères, ni les menaces d'Antonin qui lui a asséné la première fois une grosse baffe. Le vide, il l'a vaincu assez rapidement. Il nargue la Mort, confie-t-il. Il la sent proche de lui. Elle gravit avec eux et tire sur les pitons. Il joue avec elle. Son plaisir : la vaincre et il grimpera aussi longtemps qu'il sentira les frissons de la vanité dans ses muscles et dans son cœur.

Dans les épreuves d'endurance comme les courses de montagne, Tanguy est l'associé rêvé. C'est un soldat des guerres aristocratiques du XIXème siècle pour ceux qui versent dans la métempsychose. Sans lui, Antonin n'arriverait jamais à gagner ses paris insensés parce qu'il a une endurance hors du commun, une abnégation de Cosaque et une constance dans la séquence sportive qui lui vaudrait toutes les médailles du courage. « C'est le genre de type capable de traverser la taïga d'est en ouest avec un couteau et une bible » raconte Simon à chaque nouvelle copine. Tout cela irait bien si ces caractères de bravoure ne frisaient pas le pathologique. Antonin le canalise du mieux qu'il peut, sa violence rentrée mais à fleur de peau intimide assez Tanguy pour le maintenir à des niveaux socio-compatibles. Même si ce dernier revendique sans honte un faible pour la provocation et un goût immodéré pour les films pornos et les films gore. Sa nature enjouée, ses farces, son humour, son langage fleuri parviennent malgré cela à provoquer de l'attachement.

C'est un garçon de tous les extrêmes capable du meilleur comme du pire. Et le pire avait été commis pendant son adolescence.

- 'culé va !

- Oh merde, j'en peux plus. On stoppe, décrète Antonin en s'effondrant sur une roche parfaitement lisse.

Tanguy s'affale contre une souche. Simon s'essuie le torse avec son tee shirt, il est trempé de sueur comme ses copains.

- *De torrente in via bibet*

Les deux autres sont surpris et se dévisagent.

- Simon parle latin, tu le crois ? plaisante Tanguy avec un rire bête.

- « Pendant la marche, il boit au torrent » et je crois en Haendel.

Il s'agenouille, met ses mains en corolle et boit l'eau du torrent.

Tanguy en fait autant et se désaltère avec force soupirs. Antonin fronce les sourcils d'incrédulité puis se ravise. Il jette sa gourde sur le talus, s'accroupit et porte l'eau à sa bouche. Il boit à longs traits.

L'orchestre de la forêt a pour premier violon le torrent et son murmure. Les passereaux comme le chardonneret élégant et la mésange en sont les flûtes syncopées. La sitelle tambourine l'écorce et le cincle effleure le cuir de l'eau.

Un tapis de plantes palustres mangent les talus et sont constellées de minuscules fleurs jaunes piquées sur de longues tiges, la musaraigne insomniaque se faufile sous les feuilles en rosette. Des roitelets imprudents et libidineux se volent littéralement dans les plumes. Et en cette fin d'après-midi de juin, les pinsons perchés à la cime des sapins émettent les derniers trilles amoureux de la journée.

Antonin se réveille en sursaut. Toujours en proie à des cauchemars, ses cycles de sommeil sont très courts. Il constate qu'il est adossé contre le talus d'un torrent au cœur d'une forêt. Ses compagnons dorment. L'atmosphère a changé. Il jette un coup d'œil circulaire, ils sont bien seuls. A sa montre, sept heures ont sonné. En cette saison, ils peuvent espérer avoir du jour jusqu'à dix heures, peut-être un peu moins en forêt.

Sur une langue de sable sec, Simon dort recroquevillé comme un enfant dont la couverture aurait glissé. Il ne ronfle pas mais émet des sons plaintifs. Quant à Tanguy, sa mâchoire monte et descend à la recherche d'une goulée d'air. Antonin les réveille.

- Allons debout les gars, on lève le camp. Allez ! Allez ! Feignasses. On va tenter de se rapprocher le plus possible du massif ce soir. On s'est pris dans la gueule un retard monstrueux. Allez Tanguy, lève ta carcasse ou je te douche ! Antonin frappe des mains comme un entraîneur qui cherche à insuffler à ses joueurs éreintés une énergie qu'ils n'ont déjà plus.

- Putain, il est quelle heure ? interroge Simon après un bâillement digne d'un hippopotame.

- Sept heures.

- Sept heures du matin ?

- Dix-neuf heures patate !

- Oh merde ! On a dormi qu'une heure ! J'ai un mal de crâne comme si j'avais dormi une éternité.

Tanguy réagit en s'étirant le dos.

- J'ai pas envie de faire de vieux os ici, j'ai mal dormi et j'ai le dos en compote. On dirait que j'ai été piétiné par Big Foot.

- Allez, aidez-moi, putain, on est assez en retard comme ça. Antonin s'impatiente mais c'est son tempérament.

Ils déchargent en un temps record le canoë. Chacun y met de l'ardeur à présent. Puis ils répartissent les charges en fonction du matériel comme ils ont coutume de le faire : Tanguy porte l'équipement lourd d'escalade : les dégaines, les trois longueurs de cordes, les coinces, les assureurs descendeurs, différents mousquetons, mais chacun porte son casque, ses deux piolets et sa paire de crampons ; les deux autres partagent le matériel de camping, l'eau, la nourriture, le gaz et tout le reste. Avant de quitter les lieux, ils attachent et retournent le canoë à distance du torrent et remettent pagaies et gilets sous la coque. Déformation de sportifs de haut niveau.

La progression démarre par des plaintes : des sacs sont trop pesants ; c'est une tradition, Antonin le sait et le supporte. Malgré tout, la fatigue est là, la journée a commencé à quatre heures du matin. Au bout d'une heure de crapahutage, ils s'accordent pour installer le

camp sur un tapis de mousse fraîche. La tente igloo est montée en un éclair par Tanguy qui est aussi chargé de vérifier l'équipement pour le lendemain. Antonin se coltine la popote et Simon allume un feu qu'il cerne de gros cailloux.

En montagne, les soirées sont fraîches mais celle-ci est étonnamment douce. Ils sont vêtus d'une simple polaire, et après leur repas de pâtes, fument un joint confectionné par Tanguy Escobar. La lune est pleine. Sa clarté dans cet environnement indemne de pollution nimbe le sous-bois d'une lumière bleutée comme les feux d'une gazinière réduits au minimum. La forêt s'est tue. On n'entend plus le torrent, à peine le cri d'un oiseau nocturne dans le lointain.

Les sens des garçons s'émeussent à cause du cannabis, ils ne prêtent plus attention à leur environnement. L'heure des confidences a sonné et chacun se livre à l'exercice avec plus ou moins d'aisance. Tanguy a pris la parole.

- Quand les Arabes sont arrivés, mon père a voulu quitter la cité comme nos voisins. Le tocsin de la désintégration sonnait, disaient les gauchos de la cité. La fuite de la classe moyenne. A l'époque, j'étais amoureux d'une jeune Maghrébine. Mes parents faisaient semblant de pas se mêler de mes affaires de cœur mais je savais qu'ils la détestaient. Ma mère ne l'invitait pas comme elle le faisait avec les autres. Il n'y avait pas meilleur message. Mais j'étais vraiment mordu de ma belle « cousine ». Et puis un beau jour, on a quitté la cité pour une villa qu'ils avaient achetée dans un lotissement. Vous voyez le type de villa : un pseudo mas de Provence livré avec thuyas et troènes. Mon père pensait que la fréquentation des Arabes ou même leur proximité pouvait nuire à mes études. En côtoyant des gens de ma couleur et de ma classe sociale, la réussite scolaire était assurée. Elle et moi, on a essayé de garder le contact jusqu'au moment où ça devenait débile de se voir à la sauvette. Je l'ai revue il y a un an. Elle vit à Paris. Elle était rentrée pour la fête du Ramadan...

- Le Lâïd, précise Antonin en se rappelant le mouton égorgé sous la bâche de la remorque de Monsieur Zitouni.

- Et qu'est-ce que vous vous êtes raconté ? demande Simon intéressé.

- On a couché ensemble dans un Formule Un mais c'était nul.

- Ah bon ? C'est dommage pour des retrouvailles.

- Elle est rédactrice en chef d'un magazine culturel parisien et moi je suis élagueur. Je te fais pas un dessin. On avait rien à se dire.

- Vous n'avez pas parlé cinéma, je sais pas moi « Les Couillonnes de Navarone » ou « le Cinquième Clitoris » ?

- Connard !

- Ton vieux sait ce qu'elle était devenue ? C'est le genre de truc qui pourrait lui en boucher un coin.

- Non j'ai rien dit, d'ailleurs on se parle plus sauf pour aborder la question de la prothèse de mamie, la gale du chien ou les plaquettes de freins du camping car. D'ailleurs ça n'aurait rien changé à ses préjugés. Je suis persuadé qu'au contact de ma copine, j'aurais pu bénéficier du sillage de sa réussite scolaire. Au contraire, c'est ce putain de lotissement avec sa pensée compartimentée qui m'a pourri l'existence. Je n'ai rien branlé au lycée parce que je voulais faire chier mes vieux. Et c'est comme ça que j'ai atterri dans un lycée technique...

- Hé vous avez entendu ? chuchote Simon.

- Quoi donc ? réagit Antonin en se redressant.

- J'ai entendu un crac de ce côté-ci. Il montre la direction du massif. C'était comme une branche qu'on brise.

- Tu sais c'est plein d'animaux, tu te souviens de tous ceux qu'on a vus près de la rivière ? Tanguy essaie de le rassurer mais néanmoins scrute les ténèbres.

- Faudrait pas que ce soit des sangliers, raisonne Simon à peine confiant dans l'improbabilité de cette éventualité.

- Bah, c'est le shit, personne n'a rien entendu. Allez laissez béton.

Peu à peu, la conversation reprend son fil comme si de rien n'était et c'est au tour de Simon d'accomplir son introspection. Tout en causant, son regard accroche le bois sec qui se consume dans le foyer. Le feu joue le rôle du pendule. Bientôt affranchi de la présence de son auditoire, Simon laisse couler un flot de paroles et devient intarissable. On pourrait croire qu'il s'adresse aux revenants de sa chronique personnelle.

- ... des fonctionnaires et ils ont obtenu un logement de fonction dans un ensemble de résidence. Chacune avait un nom charmant de fleurs : iris, pivoine, amarante, etc... C'est mieux que Soyouz, Gagarine, Baïkonour mais toujours dans le principe d'identification culturelle. Ici, les plantes à bulbes, là, les vivaces, pour une population de dégénérés de la classe moyenne. Toutes ces plantes étaient en fait toxiques.

Quand j'étais petit, ma mère allait chercher la clé du jardin d'enfants chez le gardien. Le jardin était grillagé et cadénassé. Je croyais que c'était pour empêcher les enfants « exogènes » à la copropriété de venir jouer. Plus tard, j'ai compris que c'était pour empêcher les résidents de venir faire chier leurs chiens. Bande de cons ! Quand je suis entré au collège, ils ont rasé le jardin. Dans la résidence, plus personne ne venait chercher la clé chez le gardien, il n'y avait plus d'enfants. A la place, on a aménagé un grand bac à bouses de klebs.

Il y avait un sas d'entrée pour chaque unité de bâtiments avec un téléphone en guise d'interphone. Tu avais l'impression de pénétrer chez les Windsor. Et pourtant, ceux qui y habitaient n'étaient qu'une coterie de chefs de poste, chefs de rayon, chefs d'équipe, chefs de chantier, chefs de projet. Rien d'autre. Quand j'allais chez mes copains, j'étais toujours frappé par l'ostensible bureau de ministre de « Mōssieur » : il trônait comme un Graal au centre de la pièce. Oh la belle incrustation du sous-main en cuir et sa marge dorée ! Mais qu'est-ce qu'ils faisaient donc sur ce bureau ? Eh bien rien sinon le chèque trimestriel à la régie immobilière. C'était une bande m'as-tu-vu.

Un jour, un événement a perturbé l'harmonie florale aux « Capucines ». Un locataire est venu emménager. Au début, tout le monde a cru que la femme – le locataire était une femme – se faisait aider par un déménageur arrivé au volant d'un J9. Mais le J9 était un véhicule de location et le déménageur était le compagnon de la locataire. Et l'ami était beaucoup trop bronzé d'après le règlement intérieur. Mon père m'a raconté longtemps après que le propriétaire s'était fait passer un savon à l'Assemblée générale. Le bail avait été signé par la femme, tout semblait en règle. On a recommandé la vigilance à tous les propriétaires. Toutes les plantes et les fleurs ont serré les rangs, les épines se sont faites dissuasives.

Mes parents travaillent pour le service public. Et je me disais que le fait de travailler pour le « public », ou pour faire simple : qu'être fonctionnaire devait te conférer une certaine éthique. Eh bien mes parents n'ont pas moufté quand le proprio s'est fait enguirlandé. C'est difficile à avaler.

Ma conviction est que l'atmosphère de la copropriété y était pour quelque chose. Elle nous rendait amorphes, bêtes et disciplinés. Toutes les conditions étaient requises pour que ça tourne rond parce tout était lisse, poli, arasé, nivelé, propre en superficie. J'aurais dû croître comme une rose sur un terreau de qualité.

Mais au contraire, je n'y étais pas bien du tout. Pas bien du tout, répète-t-il en fermant les poings. Je le sentais en moi. C'était indéfinissable et quand on est ado, on ne parle pas de ces choses-là. Du reste, à qui aurais-je pu les dire ? A l'infirmière du lycée ? Cette vieille chouette qui voulait à tout prix te coller un thermomètre dans la bouche dès que tu passais l'entrée de sa tanière ? A qui ? Quand tu es ado tu n'as pas le choix : ou tu souffres en silence ou tu te dézingues. Alors, à qui aurais-je pu dire qu'au fond de moi, résidait un double ?

Tanguy et Antonin commencent à se sentir mal à l'aise et baissent les yeux. Désinhibé par la drogue, Simon récite, les yeux fermés, une litanie qui a l'évidence n'est pas une improvisation suscitée par un banal feu de camp.

Ce double était en colère et il fallait le contenir. Il voulait commander mes gestes mais je le dominais encore. Il voulait s'exprimer mais je le bâillonnais. Nuit et jour, je vivais dans la crainte qu'il s'échappe. Il était né à cause de cette misérable « copropriété » qui voulait faire de moi un zombie. Mon double avait compris et il se rebellait. A cet âge, j'avais du mal à le comprendre, à le canaliser, à diriger son énergie. Puis un jour, je compris qui il était et ce qu'il voulait. Un jeu faisait fureur dans le collège...

Tout à coup, un claquement très fort comme une détonation interrompt le monologue de Simon. Malgré les effets du cannabis sur leur organisme, les trois garçons bondissent sur leurs pieds comme s'ils étaient montés sur ressorts. Le bruit provient du même endroit désigné un instant plus tôt par Simon et ils regardent tous dans cette direction. Antonin, dont le courage ferait blêmir plus d'un dompteur, fait deux pas en avant. Un pas pour montrer à ses compagnons qu'il n'entend pas se faire impressionner par une souche qui craque et un autre pour dominer son appréhension.

- Vous avez entendu ? chuchote Simon.

- On est pas sourds, répond Antonin d'une voix normale.

- J'ai entendu le même craquement tout à l'heure, mais si, vous, vous ne l'avez pas entendu la première fois, c'est forcément que ça s'est rapproché.

- Joli raisonnement Simon, tu as d'autres révélations à nous faire, parce que si...

- Ta gueule Tanguy, ordonne Antonin. Attrape la frontale. Simon, tu peux augmenter la flamme du feu ?

- Négatif, on a plus de pommes de pin.

Tanguy balaie le périmètre du camp avec sa lampe. Le faisceau éclaire les arbres et fait pâlir les ombres.

Un autre craquement moins fort se produit encore plus près.

- Qui est là ? menace Tanguy en brandissant un piolet. Si je t'attrape, je te défonce le crâne !

- Comment tu sais que c'est un homme, c'est peut-être...une bête... ou un animal ? Parce qu'entre bête et animal, je préfère animal, on peut approuver cette terminologie à main levée ?

- Ta gueule Simon. Antonin s'énerve. Ce n'est peut-être rien après tout. En forêt, il y a toujours du bruit et...

- T'entends des bruits toi ? fait remarquer Tanguy. Je n'ai jamais rencontré d'endroit plus silencieux que cette forêt depuis qu'on a quitté le torrent.

Son jugement s'avère juste. Antonin réalise qu'il a ressenti ce trouble après son réveil près du torrent. Depuis qu'ils ont commencé l'ascension de la montagne, le silence les a accompagnés et les sons qui leur parvenaient, provenaient de très loin. Ces craquements n'appartiennent pas à la respiration habituelle d'une forêt, mais au contraire sont le fait d'un déplacement furtif.

- Qu'est-ce qu'on fait Antonin ? chuchote encore Simon.

A ce moment précis, un hurlement terrifiant leur vrille les tympans. Antonin réprime un cri de surprise. Les cheveux de Tanguy se dressent tout droit sur sa tête. La lampe et le piolet lui échappent des mains. Simon, lui, croit se liquéfier. Presque instantanément, leur grande surprise se mue en une peur irrépressible.

Simon déguerpit en premier. Il se rue instinctivement dans la descente, bientôt suivi d'une courte longueur par ses compagnons.

Leur fuite éperdue les conduit tout droit dans une combe étroite où ils n'ont d'autre choix que d'en dévaler le fond. Au bout d'un demi-kilomètre de course, ils tombent contre un promontoire rocheux très escarpé. Sans même se concerter, ils l'escaladent comme des babouins surexcités et se réfugient sur une espèce de saillie rocheuse plane dont les dimensions paraissent assez vastes pour s'allonger en sécurité au-dessus du vide.

Mais pour l'instant, ils sont à quatre pattes et scrutent anxieusement les ombres du fond du ravin. Un silence pesant les enveloppe depuis leur arrivée tonitruante. C'est rassurant puisque ni rien ni personne ne les a suivis et angoissant car rien n'est plus désagréable que d'entendre battre son cœur quand on est sur le qui-vive.

Au bout de cinq longues minutes d'affût sous tension, ils commencent à se relâcher puis finissent par s'adosser contre le rocher. Ils se sentent vidés par leur course folle parmi les arbres et par le stress intense qu'ils viennent de vivre. Leur besoin d'évacuer se manifeste presque simultanément.

- Ce cri n'était pas celui d'un animal, affirme Antonin sur un ton de chef scout.

- Je ne le crois pas non plus. Tanguy abonde avec une gravité qui ne lui est pas coutumière. Il croise les doigts sur ses genoux pour y appuyer son menton.

- Humain alors ? fait Simon qui se demande intérieurement ce qu'il fout là.

Le leader plie ses jambes et les enlace de ses bras. Cette attitude révèle une confusion intérieure.

- Personne n'habite le coin pourtant... Je ne crois pas une seconde qu'on nous ait suivis : faire tout ce chemin pour nous mettre les chocottes ? Non, c'est impossible.

Simon réplique :

- Il y a peut-être ici un con d'ermite qu'on a dérangé et qui veut nous faire déguerpir ?

- Bof, le plus sûr moyen de faire déguerpir des randonneurs, c'est au contraire de les laisser bivouaquer pour la nuit plutôt que de leur flanquer la frousse au milieu de la nuit, objet Tanguy.

- T'as pas tort. Mais qui dit que ce con d'ermite n'est pas en train, à l'heure où je te parle, de se ravitailler avec le contenu de nos sacs qu'on a laissés derrière nous ?

- 1- 0 pour toi.

- On n'aurait pas dû se tailler comme des gonzesses, avoue Antonin. OK j'ai eu peur sur le coup mais la surprise a fait le reste. Un cri dans la nuit et au milieu d'une forêt, il y a de quoi mettre les foies, non ?

Ils acquiescent en grimaçant ou en secouant la tête. Antonin crache en direction du ravin et répète :

- Ça me rappelle la fable du tigre et de l'âne, se souvient Simon.

- La Fontaine ou les frères Tang, arrive à plaisanter Tanguy.

- Je vois que tu reprends du poil de la bête.

- Alors c'est quoi ta fable ?

- De mémoire alors. Dans la jungle apparaît un âne, animal que le tigre voit pour la première fois. Il s'approche prudemment. Dès que l'âne l'aperçoit, il pousse un braiment sonore. Le tigre prend peur et s'enfuit. C'est la première fois qu'il entend un cri pareil. Mais sa nature de carnassier reprend le dessus, il se rapproche à nouveau de l'âne qui se remet à braire. Là-dessus, le tigre comprend que l'âne est inoffensif, bien que son cri soit effrayant pour qui l'entend la première fois.

- Comment ça se termine ? demanda Simon.

- Le tigre le boulotte.

- Ah ? Mais nous on est qui dans ta fable ?

- Euh...

- On a cédé à la panique, martèle Antonin. Il y en a pour des centaines d'euros de matériel là-haut. Et ça me ferait rudement chier de le perdre.

Tanguy se gratte la tête, émet un claquement de langue et se met à penser tout haut.

- Ce n'était pas un cri animal. Mais même pour un cri humain, ça reste bizarre. Je veux dire que c'était tellement fort... enfin un être humain est-il capable de pousser un cri aussi fort ?

- Avec un porte-voix...peut-être, un porte-voix à piles ? tente Simon.

- Un ermite avec un porte-voix à piles fou d'escalade ? Je vois, nous avons affaire à un original. Puis en se tournant vers Antonin : écoute mon pote, là-haut c'était pas humain non plus !

Un lourd silence plombe l'atmosphère. Antonin est pris de tics nerveux. Simon renifle bien qu'aucun pollen ne l'incomode.

- Humain ou pas humain, il faut se tirer d'ici. Antonin ne peut se s'empêcher d'être directif.

- On rebrousse chemin ? s'enquiert Simon.

- A l'aube, on récupère nos affaires et on suit le planning. Demain soir, on sera sur la crête, hors de... Ses paroles restent en suspens.

- Moi je me casse en canoë, avertit Tanguy. Antonin le foudroie du regard. Il n'a pas l'habitude qu'on le contrarie dans ses plans mais il a l'intelligence d'éviter la confrontation. Il sait qu'avec le jour, ils lui donneront raison. La sagesse déteste la pénombre.

- Ok, voyons comment nous récupérerons de cette nuit et on prendra une décision demain.

Le silence en retour est signe d'acquiescement. Ils s'allongent, sauf Antonin qui prend le premier quart.

Tout en inspectant les ténèbres, il réfléchit sur l'origine du cri. Il lui semble que sa note de détresse était évidente mais personne ne l'a relevé.

Le lendemain, les trois garçons s'éveillent très tard. Simon a pris le dernier quart mais s'est endormi. Il est pris de honte d'autant plus que le temps a tourné « au mauvais ». Il n'y a plus de temps à perdre.

Antonin leur explique que la géologie locale est une succession de plissements de terrain et évoque l'ondulation du nappage de la crème Chantilly. En descendant la rivière, il a enregistré de manière instinctive la configuration du terrain comme fait tout alpiniste quand il s'apprête à gravir une voie qu'il ne connaît pas. La combe dans laquelle ils sont actuellement conduit directement à la rivière et en suivre la berge représente une perte de temps cruciale avec le temps qui vire à l'orage. Le plus rapide est de couper à travers les bois.

Tout d'abord ils escaladent le « mur » du ravin qui ne requiert que peu de technique. C'est un jeu d'enfant pour des grimpeurs hors-pair comme eux. Ils gagnent la ligne de niveau supérieure et s'appliquent à trotter entre troncs d'arbre et fondrières afin de rattraper le retard. Puis, comme l'a imaginé Antonin, ils basculent dans le plissement suivant au fond duquel coule le torrent qu'ils ont remonté la veille.

Tanguy a insisté pour récupérer les pagaies avant de rallier le camp. Il veut anticiper toute mauvaise surprise et voit dans sa pagaie une arme de premier choix. Cette obsession témoigne de sa mauvaise nuit et de la faim qui le tiraille.

Ils arrivent enfin au torrent. Le canoë se situe en amont.

Quelques minutes plus tard, Antonin, qui marche une dizaine de mètres en tête, s'immobilise brusquement. Intrigués, les deux autres le rejoignent et se rangent à ses côtés. La vision du tableau les stupéfie.

Il ne reste à peu près rien de leur canoë du moins de sa forme initiale. Sinon des débris épars. On aurait juré qu'il était passé entre les mâchoires d'une déchiqueteuse. Et le plus étrange, des échardes sont fichées profondément dans les troncs alentours. Le gros des débris a été répandu comme projeté par une centrifugeuse en un cercle presque parfait. La corde,

avec laquelle le bateau était attaché, pend mollement le long du tronc d'arbre, les gilets et les pagaies, quasi intacts, n'ont pratiquement pas bougé de leur place initiale. Comme si le canoë avait explosé au-dessus d'eux, remarquera plus tard Tanguy non sans inquiétude.

En proie à un grand trouble, Antonin se terre dans le silence.

Même si à leur réveil, Tanguy a renoncé à fuir par la voie fluviale, il paraît évident, à présent, que cette alternative se gomme d'elle-même.

- Je ne suis pas de nature paranoïaque mais je crois qu'on nous cherche, croit bon de plaisanter Simon mais sans entrain.

- Ecoutez, fait Antonin. Il y a un truc qui ne tourne pas rond ici, il faut qu'on dégage la zone, vite fait.

- Attends ! crie presque Tanguy. Qu'est-ce qui tourne pas rond ?

Antonin ramasse les trois pagaies et les leur distribue en les lançant.

- Il y a du paranormal ici si tu veux le fond de ma pensée. Et le paranormal, c'est quand on ne peut pas expliquer les choses de manière rationnelle. Voilà !

Simon hausse les sourcils pour exprimer sa consternation.

- La forêt est hantée ? Tanguy formule à haute voix les pensées d'Antonin. C'est ça le paranormal ?

- Ouais, c'est ça le paranormal, ce coin est pourri, plus vite on dégagera et mieux on se portera !

- Putain, tu déconnes ou quoi ?

- Et le canoë, Tanguy, t'en fais quoi du canoë, intervient Simon en frappant un débris avec sa pagaie. Et d'ailleurs, je te rappelle que tu disais que le cri n'était pas humain non plus ?

- Mais c'est du délire, on nous fait une sale blague, mon pote ! Tout ça, (il fait un geste semi-circulaire avec sa pagaie) c'est une putain de mise en scène. Alors, on va monter là-haut et si je trouve le petit rigolo qui joue avec mes nerfs, je te jure que je lui pète sa putain de gueule !

Il mime la scène en frappant l'air de sa pagaie.

Antonin se borne à le regarder. Il devine la trouille qui lui sert les tripes. Quand ils abordent des difficultés en escalade, Tanguy fait toujours le fanfaron pour dissimuler son stress. Mais il y va.

- Vous êtes prêts les gars ? Antonin sonne l'heure du départ.

Ils s'ébranlent en silence et le moins qu'on puisse dire, c'est que le cœur n'y est pas. Chacun d'eux n'a qu'une idée en tête : foutre le camp.

Le temps est de plus en plus menaçant. Il leur semble entendre, au loin, le roulement du tonnerre. La lumière décline à cause des nuages qui virent au noir. Cette ambiance, ajoutée au silence sépulcral, entame leur réserve d'optimisme pour le restant de la journée.

Antonin jure entre ses dents. Il a la désagréable sensation de ne plus maîtriser les événements. Il n'arrête pas de penser au cri et au lien qui peut exister avec la destruction du canoë. Et quelle violence dans la destruction ! Est-ce un avertissement ? Un avant-goût de ce qui les attend ? Il refoule cette idée. La peur est mauvaise conseillère, dit-on. Ils vont quitter les lieux... Un soupçon concernant la forêt germe dans son esprit.

Simon aperçoit en premier la tente. Elle est à sa place. Ils s'approchent avec prudence en balayant du regard les alentours. Rien ne leur semble anormal. Ils se détendent. On n'a rien déplacé. La lampe, le piolet, la casserole, les assiettes sont à la place qu'ils occupaient la veille. Le matériel d'escalade intact. Et le stock de nourriture également.

Ils se font sur le champ des sandwiches avec du pain de mie et du jambon. Tanguy avale ses bouchées quasiment sans les mâcher. Tous meurent de faim. Ils se partagent des fruits et du chocolat et la dernière bouteille de bière.

- Je n'ai pas de réseau, se désole Simon la bouche pleine.

- Le contraire m'aurait étonné, dit Tanguy en rotant. Putain que c'est bon de bâfrer. Il s'étire machinalement.

Manger les a rassérénés. Mais à peine ont-ils le temps d'apprécier le plaisir d'être repus qu'une averse se met à tomber sans crier gare. Ils se réfugient sous la tente en proférant des jurons.

Longtemps redouté, l'orage finit par éclater. La pluie redouble de violence. Les éclairs et le tonnerre se mettent de la partie. A l'intérieur de la tente, la clarté a diminué mais pas au point d'effacer les traits tirés des visages. Les éclairs rendent l'atmosphère encore plus étrange ; on dirait que le plafonnier imaginaire de la tente accuse des baisses de tension du réseau.

Dans un sens, il vaut mieux que l'orage éclate maintenant. Même si les risques d'être foudroyés sont infimes, les alpinistes n'aiment pas être surpris par l'orage en pleine ascension ou même en descente.

La pluie martèle la toile de tente avec un vacarme assourdissant. En forêt, les frondaisons atténuent habituellement la force de la pluie. Mais là, les trois garçons ont une impression différente : d'abord, la vigueur décuplée de l'eau qui les bombarde, puis le fouettement de la toile. Elle ploie bizarrement et de toutes parts à la fois. Heureusement, elle garde sa convexité de tente igloo et ne menace jamais de s'effondrer. Cette bizarrerie dure une bonne demi-heure.

Pendant tout ce temps, la crispation a atteint son comble à l'intérieur de l'habitacle. Tanguy a sorti son couteau de brousse et les deux autres en font autant avec leur Laguiole respectif. Ils gardent le silence, prêts à bondir ou à n'importe quoi d'autre.

Quand la pluie se met à tomber normalement mais sans pour autant mollir, ils retrouvent l'usage de la parole, pour asséner des banalités au sujet du mauvais temps.

Bien que solide et imperméabilisée, la toile finit par laisser filtrer de l'eau par ses fibres réputées hydrophobes. Des gouttelettes se forment, grossissent puis entraînées par la gravité, s'écrasent sur la tête et les épaules des grimpeurs.

Ils revêtent leur Gore-Tex.

Tanguy revient sur l'épisode du canoë avec un raisonnement logique.

- Il faut être dingo pour effriter un canoë en Mikado pour Géant Vert. C'est débile. Il valait mieux le cacher ou le découper en deux à la tronçonneuse. L'effet était garanti. Et puis, pourquoi avoir épargné les gilets et les pagaies ? Remonter une rivière, c'est déjà pas simple mais sans pagaies, ça devient mission impossible. Y'a un truc que je ne pige pas ?

- Parce que tu ne veux pas piger, réplique Antonin. Ses pupilles sont dilatées à cause de la semi-clarté.

- Ah bon ? Tanguy feint l'étonnement.

- En venant ici, j'ai eu un flash tout à l'heure. Il observe tour à tour ses compagnons puis fixe Simon. Tu es à l'origine de ma théorie. Rappelle-toi hier...

- Tu veux dire il y a une éternité, corrige Simon avec une voix pleine d'amertume. Tous ont ce même sentiment.

Antonin reprend :

- Quand on est tombés sur la harde de sangliers, aucun d'eux n'a fui. Je crois même qu'ils étaient plus surpris qu'apeurés. Et ensuite, on a vu une kyrielle d'animaux comme je n'en ai jamais autant vu en une seule journée. Et ça, c'est extrêmement bizarre. Pour moi, c'est la preuve que les chasseurs ne viennent pas par ici. Ces animaux n'ont pas une peur innée de l'homme. C'est pour ça qu'on en a vu autant. Habituellement, ils vivent cachés le jour, sortent la nuit, et en tout cas ne se montrent jamais à l'homme. Et je dirai même plus : les hommes ont très peu parcouru la région. Je n'ose même pas dire : n'y ont jamais mis les

pieds. Ça me met des frissons rien que d'y penser. Vous ne trouvez pas bizarre que la rivière n'ait pas de nom ? N'est-ce pas une preuve de l'isolement de la région ? C'est quand même sidérant que dans ce pays, il existe un coin comme celui-ci, éloigné de tout et qui a échappé à l'occupation de l'homme. Je donnerai beaucoup pour savoir combien de fois la rivière a été descendue ces dix dernières années...

- Ouais mais...

- Attends, ça c'est le premier point. Le deuxième point survient quand on quitte le torrent pour s'enfoncer en forêt. Là, plus de bruit, tout devient silencieux. Plus d'oiseaux, d'insectes ou de cris d'animaux. Exactement le contraire de ce qu'on a ressenti sur la rivière. La forêt est monumentale comme on l'imaginait, les arbres sortent tout droit des films Disney. Hier j'ai même pensé qu'on était dans une forêt primaire. Pourtant, tout semble mort, immobile, silencieux. Pourquoi ?

Il fixe à nouveau Simon qui peut voir dans son regard une lueur d'excitation.

- C'est toi qui m'as mis la puce à l'oreille. Rappelle-toi ce que tu as dit après l'épisode des sangliers ?

- Je ne m'en souviens plus...

- Tu as dit exactement : « il ne faut pas rompre l'équilibre » après avoir fait semblant de tirer sur les sangliers. Tu te souviens à présent ?

Simon ne se rappelle plus avoir prononcé ces paroles mais elles reflètent bien son état d'esprit de la veille.

- Eh bien, nous avons profané les lieux.

Après les événements mystérieux qu'ils viennent de vivre et dans le contexte du confinement de la tente, cette déclaration tombe comme un coup de massue. Tanguy écarquille les yeux et Simon sent un glaçon lui parcourir le dos. La toile de tente continue de subir les assauts de la pluie qui décidément ne faiblit pas. Il leur est toujours impossible de sortir, encore moins de grimper et l'heure tourne.

- Vous voyez les gars, je pense que nous sommes indésirables dans cette forêt. Si le canoë a été détruit, ce n'est pas pour nous expliquer qu'on est retenus ici. Au contraire, le canoë est le symbole de la profanation, c'est lui qui nous a transportés jusqu'ici. Et je pense que si la forêt a détruit le canoë, elle pourrait bien en faire autant avec nous.

- Et le cri ? bredouille Simon désorienté.

- Le cri n'était pas menaçant à mon avis. Il exprime autre chose : un genre de souffrance. Je crois que c'est lié à nous. On veut vraiment nous rejeter.

- Et... c'est le paranormal qui veut nous expulser ?

- Oui pour une raison que j'ignore ou presque.

- Ou presque ? Tanguy fait écho pour marquer son scepticisme.

Antonin se masse la base de l'arête du nez avec son pouce et son index avant de répondre.

- Je n'en sais rien mais j'ai le pressentiment qu'il faut chercher en nous.

- Je ne te suis pas, dit Simon. Tu es en train de dire que nous représentons une espèce d'antithèse à ce qui règne ici ?

- En quelque sorte...

- Eh pas si vite ! Tanguy résiste. Nous serions coupables de quelque chose ?

L'objection les rend muets un instant.

Au fur et à mesure que se construisait l'hypothèse d'Antonin, ils s'étaient regroupés en cercle, assis en tailleur comme autour d'un talisman qu'ils chercheraient à faire parler. Ils s'épient de longues minutes, attendant que l'un d'eux veuille bien se mettre à table. Du moins c'est l'impression qu'ils donnent. D'une pâleur de spectre, Tanguy est le premier à réagir.

- Alors selon toi, le paranormal c'est la forêt ?

- J'ai dit la forêt comme j'aurais pu dire les esprits de la forêt, les djinns, les elfes, je n'en sais rien après tout. Ne cherchez pas à vous représenter ce qui cherche à nous expulser. C'est franchement pas le problème. On doit quitter cet endroit, point barre.

Quand il prononce ces paroles, des paquets d'eau provenant des frondaisons s'écrasent par intermittence sur la toile. Le vent secoue la cime des arbres, on les entend grincer malgré le bourdonnement de la pluie.

- J'hallucine. Cette histoire de profanation... Dis Antonin, t'es pas en train de déconner avec nous ? Ok, je me souviens d'une Vietnamiennne qui voulait jamais baiser dans les bois, elle avait la pétoche des fantômes qu'elle me disait. Une superstition ou un truc du genre. Mais toi Antonin, tu peux pas croire à un truc pareil ? C'est pas rationnel, merde !

- Je suis tout à fait d'accord avec toi, c'est pas rationnel. Que veux-tu que je te dise de plus ? Le ton monte d'un cran. C'est rationnel le canoë, peut-être ? Tu penses qu'un type l'a émietté avec son petit canif puis a disposé les fragments en un cercle parfait. Sans parler des échardes qu'il a soigneusement plantées dans les troncs d'arbre pour en faire un joli ensemble ? Toi-même tu as dit qu'il avait explosé ! Explique-moi la rationalité là-dedans ?

Antonin fulmine les poings serrés et il ajoute avec une rage contenue :

- Et si je te dis que c'est lié à nous, c'est que c'est lié à nous !

Simon fait diversion :

- C'est bon, on a compris ! Inutile de s'énerver, on est assez dans la mouise comme ça. Putain, il est déjà plus de cinq heures !

- Dès que l'orage s'arrête, on dégage la zone, tant pis on grimpera au clair de lune s'il le faut, grommelle Antonin.

- Si la chance veut que le ciel se découvre. Tanguy parle à voix basse comme dans un confessionnal.

Ils mangent un morceau avant de ranger pour la énième fois leur paquetage. Ils se mettent d'accord pour sacrifier le matériel de camping : réchaud à gaz, vaisselle, tente, matelas-mousse et aussi une partie du matériel d'escalade comme les crampons, faciles à retrouver en occasion. Ils partagent équitablement les dégaines et les cordes : en effet, il est hors de question de grimper sans s'encorder, qui plus est par temps humide. Ils veulent voyager léger et quitter les lieux le plus rapidement possible. Antonin ne les a pas du tout rassurés avec son histoire de profanation : ça sonne « cimetièrre » et « revenants ». Ils prennent avec eux le strict minimum.

Mais la pluie tombe à verse pour leur plus grand malheur. Ils se retrouvent pris au piège comme des rats dans une nasse diabolique. Le jour laisse bientôt place au crépuscule tant redouté.

A présent qu'il fait noir, chacun d'eux a ceint sa propre lampe frontale. L'attente les rend moroses et taciturnes. Ils feignent de s'occuper pour ne pas tendre l'oreille. D'ailleurs, la pluie se mue en une bulle protectrice, croient-ils avec une ferveur secrète.

Antonin, qui paraît le plus embarrassé, se met à faire craquer ses jointures.

- Ecoutez, il faut que je vous parle de quelque chose de très personnel et qui a peut-être un rapport avec notre situation. Les autres cessent leurs activités sur le champ et le regardent avec une curiosité inquiète. Tout à l'heure, je me suis peut-être emporté trop vite. Quand je faisais allusion à notre invasion dans cet espace si particulier, si bizarre même, je pensais surtout à moi... Je crois que je suis concerné...à moins que... enfin je n'ai peut-être pas ma place dans ce lieu. C'est pas facile à dire et c'est même la première fois que je parle de mon père à quelqu'un, même Nina n'en a jamais rien su.

Qui mieux que sa propre mère peut affirmer que l'enfant, qui grandit en son sein, est un être dénué d'amour. C'est le sentiment que nourrissait la grand-mère d'Antonin pour son père. Sur la photo de mariage accroché sur le mur du salon, ce dernier porte une fine moustache et pose vers le photographe un regard d'une terrible vérité sur le destin de sa mère ; elle qui exprime au contraire une joie non feinte d'être mariée et un désir de perpétuer la famille nucléaire traditionnelle. Nul ne savait encore qu'Antonin mettrait un terme à la saga libanaise. Le sourire carnassier du père exposé à la photographie condensait une idée politique fondée sur la domination sans partage. Pour cet homme, la démocratie était une vulgaire réclamation politique d'une société sans chef, un déshonneur que ces traîtres de progressistes faisaient endosser à tous les Libanais.

Au cours d'une mission avec ses amis phalangistes dans Beyrouth Sud, le père avait été sérieusement blessé au bassin. S'en était suivi un départ précipité vers la France, officiellement pour des raisons d'ordre médical. Le provisoire devint définitif quand il reçut par colis une magnifique canne avec un pommeau en jadéite pour services rendus. Ce cadeau signifiait que sa carrière politique à Byblos était finie ; plus tragique, son retour était espéré par des factions de combat résolues à la vendetta.

Il s'enferma progressivement dans une mélancolie dont les paroxysmes coïncidaient avec une brutalité sans limite envers sa femme. Il boitait, il exérait la mère de son fils, et dans son exil suspect chérissait toutes les bombes qui s'écrasaient sur le Cèdre du Liban ; il en pleuvait tous les jours pendant la guerre.

Sa mère hurlait une fois ou deux puis ça passait. Cette fois-ci, les hurlements avaient duré derrière la porte de la chambre. N'y pouvant plus, Antonin avait ouvert la porte sans frapper. Etendue sur le lit, sa mère geignait et se cachait le visage, les cheveux noirs emmêlés dans ses doigts. Son père, quant à lui, essayait de se maintenir sur ses deux jambes. La canne en cèdre gisait sur le sol.

Parce qu'elle adoptait cette position typiquement méditerranéenne de soumission, Antonin n'arrivait pas à libérer ses sentiments pour sa mère ; tantôt il la méprisait, tantôt il la prenait en pitié. Il ne comprenait rien aux relations des adultes et pensait par ignorance qu'elle devait être en partie responsable du caractère violent de son père. Ne disait-elle pas, toujours à prendre sa défense, que la malchance l'avait tourmenté et que les Phalanges de Gemayel l'avaient dupé ?

Son père l'invita à entrer. D'habitude, il lui aurait intimé l'ordre de dégager. Il lui demanda de ramasser sa canne en lui jetant un regard d'une rare mais grotesque solennité. Antonin retint la canne dans ses mains qui commençaient à trembler. Dans la langue arabe qu'il utilisait quand ses tempes battaient au rythme du cœur, son père lui asséna dans le pur style d'homme politique proche-oriental, une vérité liée au dressage incomplet de sa mère.

Le champ visuel périphérique d'Antonin lança des éclairs et des ombres gommèrent les limites de la chambre. Il en avait plus qu'assez de cette culture du Moyen Âge en complète contradiction avec le mode de vie qu'ils avaient trouvé en s'installant ici. Aussi lâche que sa mère pouvait être, il ne tolérait plus l'acharnement sans raison de ce fêlé.

A quatorze ans déjà, Antonin pouvait faire quatre tractions avec ses index sur une poutre spéciale d'entraînement. Il poussa sans effort son père qui atterrit sur le lit à côté de sa mère ; ces deux-là regardèrent leurs fils complètement stupéfiés. La voix du père tonna. Les formules imprécatoires remplirent la pièce. L'infirmes chercha à pivoter sur le ventre, son bassin n'obéissait pas comme il le voulait. À peine y parvint-il qu'une douleur explosa dans le bas du dos ; elle se propagea dans les jambes et la colonne comme des geysers de glace. Il allait hurler quand une deuxième salve douloureuse noya la première dans un déluge de décharges électriques. Il sentit cette fois le dos s'embraser. Les coups se succédèrent à un rythme rapide. Il perdit connaissance juste avant de comprendre que sa colonne avait cédé au niveau des lombaires.

Les autres se tiennent coi. Simon serre les poings. Tanguy se mordille la lèvre.

Quelques minutes passent ainsi dans un recueillement troublé par le crépitement de la pluie sur la toile. L'air s'est rafraîchi supprimant le dernier confort de la tente.

Simon dénoue ses mains exsangues et met une tape amicale à Antonin qui maintient la tête baissée.

- La charge du passé nous pète à la gueule, philosophe-t-il. Et je suis autant concerné que toi. Il jette un coup d'œil à Tanguy qui prend l'air du coupable. Simon s'en étonne mais oublie instantanément, trop avide de vider son sac.

- Il s'appelait Yvon, un nom vraiment à la con pour nous gamins. Un type sans relief. Le copain de collège dont tu oublies totalement l'existence l'année suivante. Un grand sec, une coiffure avec « oreilles dégagées pour mon fils, s'il vous plaît monsieur », un regard de grand flippé. Des chemises bon marché, des pantalons de velours à grosses côtes l'hiver, à petites côtes au printemps, une parka bleue avec une ancre blanche dans le dos. A la récré, il lisait dans un coin. Il ne se mélangeait jamais aux autres. Les filles ne l'intéressaient pas. Il était invisible. Comme en classe d'ailleurs. Il s'asseyait toujours en périphérie. Personne n'allait le rejoindre. Même les profs ont fini par l'ignorer. Il n'attirait pas la sympathie et en retour il ne donnait rien. On ne savait rien de lui. C'était un mutant.

Il y avait ce jeu...vous vous souvenez, j'allais en parler hier quand on a entendu ce cri. Ce jeu consistait à balancer une canette sur un connard, signal de la baston. Un jeu idiot, brutal, organisé par des cinglés. Et j'en étais. Tu parles que j'en étais ! Tout ce qui était violence m'attirait. Plus tard, je me faisais toujours une joie de jouer aux casseurs pendant les manifs, de harceler les skins dans les rues, de gifler un chauffeur de bus pour faire rire mes potes. Alors une bastonnade, tu parles que ça me disait ! Surtout quand il s'agit d'Yvon. On lui est tombé dessus comme des sauvages. Tous le détestaient sans raison valable sauf qu'il nous insupportait avec ses manières de se la jouer solitaire. Pendant son lynchage, je n'ai pas donné ma part aux chiens et je n'étais pas le plus méchant. Le SAMU est intervenu. Certains des agresseurs ne sont plus revenus au collège. Ça a permis de calmer les parents d'élèves. Le soir de la bastonnade, je me suis mutilé les bras. Je voulais faire sortir le double qui était en moi. Heureusement, mes parents ont compris à temps que j'allais très très mal. C'est comme ça que j'ai commencé une psychothérapie.

Son regard se fixe sur Antonin qui écoute sans perdre une miette la confession de Simon.

Je n'ai jamais revu le type qu'on a battu et tu peux me croire que je m'en veux terriblement. Un ado est à la croisée des chemins sur le plan du mental. Soit tu vires sociopathe et tu vas rejoindre les punks à chien dans la rue, ou bien tu comprends ce tu es, tu t'acceptes mais tu paies. La psychothérapie m'a fait du bien, on ne m'a pas jugé, et pourtant je ne sais toujours pas l'étendue du mal que j'ai commis. On ne m'a pas permis de dire pardon...

Soudain, Tanguy éclate en sanglots.

Antonin s'arrache de sa posture d'Imperator décrié et considère Tanguy avec des sentiments mêlés de surprise et de crainte. La crise de son camarade est de mauvais augure.

Simon remonte la fermeture éclair de son Gore-Tex. Avec l'humidité qui s'infiltré, la température ne cesse de chuter à l'intérieur.

Tanguy, qu'ils connaissent comme incapable de concéder - ne serait-ce une bribe - la moindre faiblesse à la sensiblerie, renifle comme un enfant. Il expire exagérément à plusieurs reprises. Puis il montre un rictus déplaisant, conscient que les deux autres l'observent. Ils sont si proches les uns des autres dans la tente que les sensations prennent des proportions considérables. Antonin a flanché puis Tanguy ; ce grimpeur fait de métal inerte s'est carrément vautré dans le flot d'émotions remontant à la surface. Seul Simon supporte le choc émotif, sa psychothérapie en est la cause, se convainc Antonin.

- Ça va ? dit Simon.

- Ouais, ouais, c'est bon, répond Tanguy.

- Tu es sûr ?

- Ouais, ouais, ça va, ça va aller. J'ai eu comme un coup de cafard. Je commence à flipper ici, il faut qu'on se taille. Antonin ?

Antonin tressaille à peine. Remuer le passé l'a essoré.

- Antonin, on se tire ?

- Hé Antonin, appelle à son tour Simon. T'en dis quoi, on met les bouts ?

Quand une violente détonation les fait sursauter. Antonin sent une main glacée empoigner son cœur et qui le serre de plus en plus fort. Ses mâchoires claquent comme s'il avait froid, il se met à suer abondamment.

Des grincements longs et angoissants résonnent. Les yeux de Simon vont d'un moment à l'autre jaillir de leurs orbites tant il les écarquille. Il ressemble à un aliéné en crise de possession. Il voudrait hurler mais sa gorge est nouée, sa langue desséchée collée à son palais et sa poitrine s'est enfoncée comme sous l'effet d'une implosion.

Des claquements se produisent, des cris stridents retentissent : ils semblent être émis par une gorge fabuleuse. Puis les craquements se rapprochent très clairement. Ils sont si forts que les trois garçons n'entendent plus la pluie marteler la toile de tente. Tanguy halète comme un petit chien assoiffé après une course poursuite. Il est rubicond. Il pousse des petits glapissements de terreur, persuadé de vivre ses derniers instants.

- Dehors !!! hurle à pleins poumons Antonin.

Avec une énergie insoupçonnée, il est parvenu à se maîtriser et à se saisir de son Laguiole avec lequel il lacère la toile.

Soudain, le sommet de la tente se fend en deux sur une cinquantaine de centimètres sous la poussée d'un objet au bout effilé. La chose se fiche dans le sol avec une force inouïe. Par chance, elle n'a touché personne. Bien que tétanisés par la surprise, ils constatent que la chose a la pâleur d'un os blanchi par le soleil. Sa forme est conique, un peu courbe et sa section a le calibre d'une cuisse d'homme.

Dès que l'espèce de pieu a frappé le sol, les cris au-dehors ont cessé. L'eau s'engouffre par la déchirure. Comme les garçons restent paralysés par l'indicible, ils sont trempés en un rien de temps.

Brusquement, le pieu se met à s'enfoncer dans le sol avec une facilité déconcertante, et à mesure qu'il pénètre dans le socle rocheux de la forêt avec des crissements sinistres, sa section devient de plus en plus grosse. Un hurlement crève l'air très haut au-dessus de leur tête. Simon pousse le cri qui ne voulait pas sortir depuis le début de la scène.

- Dehors !!! crie à nouveau Antonin. Il se jette à travers une ouverture qu'il a pratiquée avec son couteau. Il est rejoint aussitôt par ses deux camarades qui aboient de terreur en essayant de s'extirper de la tente.

La peur au ventre, Antonin bondit sur ses pieds et se précipite intuitivement en direction du torrent.

Dans la noirceur de la forêt, les frontales se fraient un chemin parmi les arbres. Parfois, l'une d'elles semble choir sur le sol, accompagnée d'un grognement de douleur, puis retrouve sa hauteur initiale et reprend de la vitesse, attirée irrésistiblement par le halo sautillant des deux autres.

Le débit du torrent s'est considérablement accru après les trombes de l'orage. Ils descendent le cours d'eau en pataugeant avec une énergie hors du commun. Ils trébuchent plusieurs fois, se relèvent, chancellent encore. Ils ont l'impression de courir dans une mélasse. Bien que douchés par la pluie et les chutes dans l'eau, ils ne ressentent pas le froid ; au contraire, ils pensent ruisseler de sueur et la crainte d'une mort imminente annihile la douleur provoquée par les innombrables chutes.

Ils parviennent enfin à la confluence.

La clameur provenant des gorges leur est familière. Malgré les nuages, la retenue d'eau luit faiblement, chaque vaguelette rend les reflets d'une lune crayeuse. Les garçons distinguent le déversoir avec sa forme sinistre en V. Par là-bas, point de salut. Ils décident de remonter la rivière et se retrouvent très vite sous l'aven d'un affleurement rocheux que le courant a creusé pendant des milliers d'années.

Ils s'effondrent sur une épaisse couche d'aiguilles de pins déposées par les crues antérieures. A cet instant, leur principal souci est d'être au sec. Ils ont la nette impression que la chose a été semée.

- Quelqu'un a vu quelque chose ? Simon est couché sur le dos et complètement éteint. Il a mal partout. Aux genoux surtout.

- Que dalle et franchement j'ai pas cherché à regarder, avoue Tanguy, moulu de fatigue. Il a une estafilade sur la tempe.

- Je ne comprends pas ? Antonin a aussi son lot de courbatures et d'ecchymoses. La forêt nous épargne encore.

- Tu veux plutôt dire que cette chose a failli nous tuer, proteste Tanguy.

- Si elle avait voulu nous tuer, ce serait déjà fait. Ce truc blanc avait une forme courbe. Je ne sais pas si vous l'avez remarqué, ça ressemblait à une énorme griffe.

- Oui, abonde Simon. J'ai eu le temps de m'en apercevoir et je me suis fait la même réflexion. Mais pour moi, ce n'était pas une griffe.

- Ah bon, et quoi alors ? demande Tanguy de plus en plus éprouvé par les événements.

- À une dent.

- Putain de merde, faites chier ! lâche Tanguy. Je commence en avoir ma claque de ce foutu merdier... Mais brusquement, il ne souffle mot, conscient que rien ni personne n'est responsable de son cauchemar. Il se trouve impuissant dans sa situation et même trop fatigué pour piquer une crise de nerfs. Il s'effondre lui-aussi sur le tapis d'aiguilles, le moral en berne.

Antonin cherche à le reconforter.

- Une dent ou une griffe, on s'en branle. Dès qu'il fait jour, on dégage la zone.

- J'ai déjà entendu ça quelque part ...

- Ta gueule Simon ! Antonin tance Simon comme un éducateur. Il lui fait un signe de tête en direction de Tanguy.

Ce dernier a enfoui son visage dans ses mains et demeure prostré en position fœtale.

Simon s'assoit sur le tapis d'aiguilles et se frotte les genoux.

- Bon dieu qu'ils me font mal. Je me suis viandé au moins vingt fois dans la forêt et au moins quarante dans la flotte. Hé Tanguy, t'as une putain de marque à la tête ! Tu veux que je regarde ? Ça saigne, fils !

Tanguy porte sa main là où il a mal.

- Ça ne m'étonne pas, dit-il avec une voix morne. Je me suis pris une souche ou un truc comme ça en courant. Il regarde, à la lueur de sa lampe, sa main pleine de sang. Il est comme dépourvu d'affect, un vrai zombie.

- Oh ! Ça va ? fait Antonin. Tu as mal à la tête ?

- Non pas mal. Et il éteint sa lampe.

Simon regarde Antonin puis Tanguy à nouveau.

- Tanguy, ça va ou quoi, si t'as fumé en cachette, t'es un vrai enculé. Aucun rire ne se manifeste car personne n'a le goût à la rigolade.

Tanguy demeure couché sur le côté.

- Simon, éteins ta lampe, on peut encore avoir besoin de piles. Il montre du doigt leur copain couché et il met son index devant ses lèvres comme pour lui signifier de se taire et d'attendre.

Dissimulés dans l'ombre protectrice du rocher, ils observent la rivière et ses reflets d'argent terne couler à leurs pieds. En face, la berge est plongée dans le noir le plus complet et fait penser à un vide sidéral. Et même si le bouillonnement de l'eau a une connotation menaçante dans leur situation actuelle, ce bruit liquidien apaise leur angoisse.

Quelques minutes plus tard, la prémonition d'Antonin se confirme.

- J'ai violé une fille.

La phrase lapidaire atteint Simon et Antonin comme un missile.

Tanguy se racle la gorge et continue avec une voie d'outre-tombe.

- Zineb m'avait largué parce que j'avais quitté la cité. On se voyait de moins en moins et elle commençait à bachoter sérieusement. Elle m'a dit ça dans la cage d'escalier, là où on s'embrassait avant. Pour ses frangins, j'étais réglo, j'étais son régulier quoi, et je pouvais la peloter dans la cave sans être dérangé. Quand Zineb disait un truc, tu pouvais être sûr qu'elle s'y tenait. Alors quand elle m'a dit que c'était fini...

La voix de Tanguy s'étrangle. Ses amis l'entendent soupirer dans cette nuit insolite. Puis il reprend.

J'ai marché entre les barres d'immeuble sans savoir où aller. Un type que je connaissais m'a sifflé depuis une cage d'escalier et m'a fait signe de venir. Il m'a entraîné dans l'escalier du sous-sol. Dans un box, il y avait six mecs et une fille. Pas besoin de raconter ce qu'ils lui faisaient. Si la scène s'était passée la veille, je les aurais massacrés. J'étais déjà bien bâti à l'époque et je me serais fait sans peine les six gars plus le rabatteur qui collectait l'oseille. Et là, je ne sais plus ce qui s'est passé. La fille était une beurette et ressemblait étrangement à Zineb. J'y suis allé parce qu'au fond je voulais me venger d'elle. J'avais la haine... Enfin j'en sais rien putain de merde !!!

Simon siffle de surprise.

- En gros, tu as participé à une tournante ?

- À un viol collectif, corrige Tanguy, épargne-moi tes subtilités de langage. J'ai violé-une-fille, point à la ligne. Il se redresse sur son séant. Sa silhouette se découpe sur la légère phosphorescence de la rivière.

- Il n'y a pas que ça, objecte Antonin.

Dans le noir, il devine que Tanguy et Simon l'observent ou du moins essaient de percer l'obscurité. L'ambiance est dans l'attente d'un dénouement.

Antonin qui a conscience de n'avoir pas tout révélé de son histoire, a la ferme conviction que ni Simon ni Tanguy n'ont fini la leur.

- Quoi ? grogne Tanguy, au bout d'une minute avec une pointe d'agressivité.

- Après que s'est-il passé ?

- Après quoi ? fait semblant de ne pas comprendre son interlocuteur.

- Arrête de déconner Tanguy. Je sais qu'il y a un truc qui ne tourne pas rond chez toi alors accouche s'il te plait.

- Encore ta théorie fumeuse sur la profanation ? persifle l'autre avec un mépris presque palpable dans l'obscurité.

- Ouais pauv' con, répond du tac au tac Antonin, qui n'entend pas se laisser impressionner. Après ce que tu viens de raconter, tu ferais bien de ne pas ouvrir trop grand ta gueule...

- Hé Ho, c'est pas fini ? intervient à temps Simon. Il sait Antonin capable de balancer son meilleur copain d'escalade dans la flotte. C'est pas le moment de se chamailler. Tanguy, laisse parler Antonin. De toute façon, on a que ça à foutre cette nuit. Et personne t'empêche de spéculer à ton tour.

Un silence malsain s'installe.

La tension entre Tanguy et Antonin retombe instantanément. Entre ces deux-là, les réactions sont parfois exacerbées à cause de la fatigue, de la peur ou de l'échec d'une

ascension. Mais ils n'en sont jamais venus aux mains. Tanguy craint trop Antonin pour cela. Et ce dernier garde une profonde affection pour son vis-à-vis.

- Alors ? continue Simon sur le ton de la diplomatie. Il s'est passé un truc après le viol ? Et avant qu'il ne laisse parler Tanguy, il se tourne vers la silhouette d'Antonin. Dis, tu veux en venir où, au juste ?

Antonin crache dans l'eau avant de parler.

- Nous avons commis tous des actes graves, plus graves que ce qu'on en a dit...

- Ok ! coupe rageusement Tanguy. Juste après mon passage sur la fille, un des mecs a fait une vanne, les autres ont rigolé. J'ai pris le gars par le col et je lui ai explosé la tronche avec un coup de boule. Je crois qu'il a perdu la vue d'un œil.

- Très bien, réplique Antonin avec une pointe de défi et un besoin irréprensible de se libérer. Je vais te raconter à mon tour ce qui s'est passé ensuite chez nous.

Un infirmier venait le matin pour sa toilette et le soir pour l'administration de sa morphine. Il tolérait encore que sa femme l'habille en fonction du moment de la journée ; il exigeait après la sieste qu'elle lui passe une chemise noire, sa cravate en soie, un pantalon en Tergal et ses chaussures en cuir aux fins lacets, bien qu'il restait au lit à cause de sa paraplégie. Il refusait le fauteuil et de voir son fils. Il parlait à peine.

Du bout de sa canne, il grattait une porte de l'armoire comme une petite souris affairée dans un grenier. C'était sa seule occupation et il s'y adonnait avec une lueur déplaisante dans le regard.

Huit semaines après l'incident, il contracta une phlébite qu'il refusa de faire soigner. Le caillot grossit, envahit tout le réseau veineux de la jambe. Un fragment se détacha, puis deux, puis trois et ce fut bientôt une pluie de météorites qui embolisa les deux poumons. Il expira dans le drapeau du Liban dont il s'était ceint pour accompagner son agonie.

Antonin s'est exprimé avec une telle tristesse dans la voix que ses copains en sont bouleversés autant par ce qu'ils viennent d'apprendre que par l'infinie douleur qu'il manifeste.

La rivière froufroute près d'eux sous les aiguilles de pins. Ce son presque agréable tranche avec l'atmosphère poisseuse qui règne sous l'aven. Simon est parcouru par un long frisson, l'humidité de ses vêtements commence à devenir carrément désagréable. Il pousse un soupir désenchanté.

- Tu penses que...

- Je ne pense pas. Je sais.

- La porte du placard...

- Sur la porte, il a gravé un œil si tu veux savoir.

L'air qu'inspire Antonin lui brûle les bronches. Il a une telle envie de craquer qu'il sent le sol vaciller sous lui.

- Je pensais que je n'aurais plus à en parler, surtout pas dans cette putain de forêt. Simon se résout à passer à table, il prie pour aller jusqu'au bout. Ressasser cette histoire, c'est comme assassiner une deuxième fois Yvon et l'ado que j'étais. La mémoire fait ce qu'elle veut et jusqu'à aujourd'hui elle a été parfaite. Les psy insistent toujours sur mes désordres intérieurs, la difficulté de m'accomplir, l'affectif et tout le tralala. Un freudien mettait tout ça sur le compte de la coqueluche de ma mère que mes grands-parents avaient négligée. Les rapports fusionnels avec ma mère viendraient de là et m'auraient perturbé. Avec les psy, on parlait toujours de ma personnalité, jamais des événements. Le pénal, ils s'en fichaient comme d'une guigne.

Simon reprend une longue respiration. Sa voix commence à chevroter.

Yvon est mort à cause de nous et le psy me gonflait avec l'affectif et la coqueluche. C'est pas vrai...

Il refait une pause pour se dominer.

On l'a tué à coups de pied...

Il ferme les yeux comme un pénitent agenouillé devant le Golgotha.

Il est mort à l'hôpital en réanimation. L'autopsie a révélé une malformation cardiaque qui a pu contribuer au décès. Il n'y a pas eu plainte, on n'a jamais su pourquoi...

Sa voix n'est plus qu'un filet, ses dernières phrases deviennent inintelligibles.

Sous l'aven, l'obscurité noie les ombres. Les trois naufragés se repèrent à leur respiration, au crissement des aiguilles sous leurs fesses ou à leur ombre chinoise quand un rayon de lune se réfléchit sur l'eau agitée.

Tout autour, des bruits réconfortants parviennent jusqu'à eux. Des grenouilles croassent, des rapaces lancent leur appel, des poissons bondissent hors de l'eau. Après avoir terminé leur mue, des insectes s'ébahissent de la stridulation de leurs ailes. Malgré l'humidité laissée par la pluie, la nuit redevient douce. L'atmosphère de printemps que les garçons avaient humée à pleines narines lors de leur arrivée, s'insinue à nouveau dans leur esprit. D'ailleurs, après l'intervention de Simon, ils commencent à somnoler sauf Tanguy qui a plongé carrément dans un puits vertigineux.

Au bout d'une heure, Simon s'éveille tout à fait. Il écoute les ronflements de son ami et ne peut s'empêcher de se rappeler ses confidences : le viol collectif dans une sordide cave d'immeuble. Comment vont-ils se comporter entre eux à l'avenir après une pareille révélation ? Et lui-même un vrai tueur ? Vont-ils seulement se tirer de cette galère ? Il se penche vers la rive et regarde vers le ciel. Il est brillamment étoilé.

- Qu'est-ce tu branles ? dit une voix maussade derrière lui.

- Je suis en train de composer un haïku en m'inspirant des étoiles, répond Simon à peine étonné qu'Antonin ne dorme pas. Ecoute un peu : étincelles d'étoiles pour âme sans repos. Euh...bof, non c'est nul, écoute ça plutôt : étincelles d'étoiles, brasier de songes.

- Tu as peur ?

- Pas toi ?

- Si, mais j'ai toujours vécu avec la certitude qu'un jour je paierais pour ce que j'ai fait. Je suis à peine étonné de ce qui m'arrive aujourd'hui. J'ai l'impression que l'heure de régler mes comptes arrive.

- Avec qui ?

- Je n'en sais rien. Mon père peut-être ? Le cri qu'on a entendu hier, la première fois, j'ai eu l'impression de le reconnaître...

- J'ai eu la même réaction mais je ne voulais pas l'admettre.

- Et alors ?

- Aussi bizarre que ça puisse paraître, j'ai pensé à Yvon.

- Et moi à mon père. C'était comme un cri de souffrance.

- Ouais, un truc comme ça. Et pour Tanguy, alors ? chuchote-t-il, tu crois qu'ils l'ont...

Ils se taisent quelques instants. Ils essaient de refouler l'image d'un meurtre dont l'un des acteurs serait leur pote d'escalade.

- Non c'est pas possible, tranche Simon, il n'a pas pu faire ça.

- Tous les deux, nous avons chacun cru reconnaître ce cri, que faut-il en penser ? lance Antonin comme s'ils jouaient tous les deux à « Qui est l'assassin ? ».

- Je ne sais qu'une chose : c'est que la créature nous veut du mal. Toi tu penses qu'il y a un rapport avec nos histoires personnelles ?

- On ne s'est pas rencontrés par hasard tous les trois et ce n'est pas par hasard qu'on se retrouve ici ensemble. Il n'y a pas d'explication cartésienne à cela mais une certaine logique.

Tu sais, l'œil de mon père qui me fixait, je ne l'oublierai jamais, à un point tel, qu'il me semble qu'il m'observe encore comme l'œil de Caïn. Et ici, c'est encore plus vrai. Dès qu'on est arrivés dans la forêt, je ne me suis jamais senti parfaitement à l'aise. C'est indéfinissable et je ne m'attendais pas du tout à ce qui allait concrètement se produire. Oui, soupire-t-il, il y a un lien avec nos actes. C'est comme si ceux que nous avons tués, revenaient pour nous faire savoir combien ils ont souffert.

- Putain Antonin, tu me fiches la frousse avec ton histoire de revenants vengeurs, susurre Simon.

- On est pas devenus fous simultanément, ce qu'on a vu était bien réel à nos yeux.

- Tu es sûr qu'il n'y a pas une autre explication, un phénomène un peu plus scientifique à tout ça ?

- Scientifique ? Tu veux rire, mon pote. Demain tu verras ce que nous apprendra Tanguy au sujet de la fille. Je te parie qu'elle est morte. Tous les trois, nous avons une histoire à peu près semblable. Ça te paraît pas bizarre ?

Dans la pénombre, Simon se masse les genoux parce qu'ils lui font mal mais aussi de manière compulsive.

- C'est une coïncidence curieuse, euh... je ne sais pas je suis écœuré par ce carnaval en fait.

Antonin ignore les réticences de Simon.

- Il me semble que la forêt, ici, réagit en fonction de ceux qui la dérangent. Nous l'avons profanée parce que nous possédons en nous quelque chose de mauvais. A nous trois, nous symbolisons une espèce de... Il réfléchit quelques secondes au terme approprié. Une espèce de quintessence du mal, on peut dire.

- C'est fort, essaie de tempérer Simon de plus en plus mal à l'aise.

- Je ne crois pas Simon. Ce qu'on a fait n'est pas enterré et oublié. C'est en nous. Nous avons encore ce potentiel à faire du mal. En quelque sorte, nous sommes des bombes de violence. Ce n'est pas parce que tu t'es assagi, que tu es devenu un autre. Rappelle-toi les sangliers, tu as fait mine de leur tirer dessus, et tu t'es immédiatement aperçu de l'incohérence du geste. Rappelle-toi, tu as dit tout de suite après « il ne faut pas rompre l'harmonie ».

Simon se tait, il pense à son double tapi quelque part en lui.

- Inconsciemment, poursuit Antonin, tu savais que cet endroit ne supportait pas ou ne supporterait pas la violence que nous trimbalons, et les actes que nous avons commis aussi. Nous souillons les lieux Simon et je vais t'expliquer pourquoi. Je ne reviens pas sur l'aspect enchanteur de la forêt et l'impression de virginité des lieux qu'on a eus en arrivant. Par contre, dans la forêt, tout est devenu mort à notre contact. Regarde bien ce que je vais faire.

Il remet sa lampe frontale et l'allume. Il braque le faisceau un peu au-dessus de la tête de Simon. Après un instant très court, il dirige brusquement son doigt sur le halo.

- Tu as vu ?

- Non, quoi ? Simon est désorienté.

- Attends une minute et regarde attentivement le faisceau de la lampe.

Un petit point blanc traverse le champ de lumière puis un autre, et encore un autre qui se maintient plus longtemps que les précédents, il s'est rapproché de la source lumineuse, bientôt rejoint par d'autres points blancs tout aussi avides de lumière.

- Ben, tu me montres quoi, des papillons de nuit ?

- Ouais, les papillons, les insectes, et puis écoute, ici ça grouille de vie. Je te parie qu'en ce moment, dans la forêt, il y a autant de papillons qu'ici près de la rivière. Il éteint sa lampe.

- Je pige pas, confesse Simon.

- Dès qu'on se pointe dans la forêt, la vie disparaît comme si on diffusait des ondes de mort sauf ici. C'est la preuve que dans la forêt et près de l'eau, on ne provoque pas les mêmes réactions.

- Et ça tient à quoi ?

- Je crois que la forêt est une interface.

- Pardon ? crie presque Simon qui craint le pire.

- Je pense que la forêt est un monde qui ne répond pas complètement aux critères du monde réel. D'abord, écoute bien, tu sais que c'est pas la première fois que j'organise une expé escalade. Je sais parfaitement tracer un parcours et estimer le temps qu'il faut pour le couvrir. A force, j'ai acquis une certaine expérience en la matière. Et étrangement, je me suis complètement planté sur le voyage en rivière. Les indications millimétriques de la carte sont erronées au vu du chemin qu'on a parcouru. En fait, on a mis deux fois plus de temps que prévu. Une carte fausse ? J'y crois pas une seconde. Je pense plutôt à un monde sujet à des distorsions physiques.

- Putain ... bafouille Simon.

- La forêt réagit en fonction de ceux qui la foulent. Si tu préfères, il se produit une réaction comme deux bornes complémentaires qui s'apparient.

- Et... ensuite... ?

- Ensuite l'interface s'anime.

- Euh...

- L'interface nous a mis en contact avec un autre univers. On dirait qu'il se crée un tunnel par lequel la créature ou le truc qui hurle investit notre réalité.

- Je... suis pas sûr d'adhérer... articule Simon au bord du malaise.

Antonin ne peut percevoir la pâleur cadavérique de son ami dans le noir.

- C'est nous qui l'attirons à notre corps défendant. Je ne sais pas ce que 'ça' nous veut. Je crois seulement qu'il faut partir d'ici et rapidos.

- Enfin quelque chose de sensé ! s'exclame Simon dont le sang afflue à nouveau à ses extrémités.

- Ta gueule, tu vas réveiller Tanguy. Qu'est-ce que tu croyais ? Que je voulais aller aux champignons ?

Ensuite Antonin rappelle à Simon que leur situation est identique à celle du matin. Le chemin le plus sûr et le plus rapide pour rentrer chez eux reste l'ascension du massif. Adieu escalade et cascade de glace, il faut trouver un pas accessible pour gagner la vallée. De l'autre côté, ils trouveront des chemins d'exploitations forestières qui les mèneront à la route départementale. De là, on les prendra en stop jusqu'à la voiture. Dès l'aube, ils doivent récupérer leurs sacs et filer au pas de course en direction de la crête, laquelle d'après les estimations d'Antonin n'est pas si éloignée du campement. Avec leur excellente condition physique, ils sont tout à fait capables de réaliser cet exploit.

Quand Simon émet le risque de se retrouver face à une nouvelle manifestation près du campement ou en chemin, Antonin réfute l'hypothèse. Pour lui, le phénomène se réalise dans une atmosphère créée par eux-mêmes. Il a l'intuition que l'évocation des actes scabreux concourt à provoquer l'interface, un peu comme appeler les esprits. Cette idée remplit de terreur Simon. Comment va-t-il refouler les images du lynchage d'Yvon en traversant les bois ? Il en frissonne.

Antonin se couche sur le matelas d'aiguilles de pin. Certaines s'enfoncent dans la chair de sa nuque, l'obligeant à remonter sa capuche. Il tient à rester éveillé jusqu'à l'aube mais au bout d'un quart d'heure ses paupières se ferment et il somnole le temps d'un cycle. Les autres dorment encore quand il se réveille. Sa première pensée va pour Nina. Avant elle, jamais il n'aurait imaginé qu'on pouvait parler aux autres avec autant de douceur et arriver

aux mêmes fins. Il s'aperçoit qu'il l'aime plus qu'il ne l'avait imaginé peut-être parce que ses défenses sont à terre. Une vague de chagrin l'envahit soudainement, les larmes lui montent aux yeux. Quelque chose s'est brisée cette nuit. La cohésion du groupe. Le cri de son père. La culpabilité. Au vu de ce qu'il vient de vivre, il est pris de sombres pressentiments sur la vie dans l'au-delà. Quelle espèce de monstruosité l'attend ?

Tanguy grogne puis se lève brusquement. Il lance des regards alarmés tout autour de lui, puis la mémoire lui revient. Il se laisse choir à nouveau sur le matelas d'aiguille, la mine abattue. Simon se réveille à son tour, les paupières lourdes de fatigue. Il cligne plusieurs fois des yeux comme un hibou surpris par un rai de lumière. Il se racle la gorge deux ou trois fois.

La rivière a pris une teinte métallique, son niveau a encore monté pendant la nuit. Sous les flots tumultueux, on devine la force du courant comme un esprit menaçant prêt à bondir. Le regard des trois garçons se porte vers les bouillons saupoudrés d'écume qui indiquent le déversoir en aval. La sensation du piège qui se referme les frappe au même instant.

Antonin informe Tanguy de sa décision de fuir par le massif. Il s'adresse à lui de façon si péremptoire que ce dernier ne s'oppose à aucun des arguments, il se borne à hocher la tête comme un automate. Quand le groupe s'ébranle, il ferme la marche. Sa gorge est nouée. Un poids lui pèse sur l'estomac. Le besoin de franchise se fait irrépissable depuis que leur situation actuelle a un rapport avec leurs actes délictueux. Le remords enfle en lui jusqu'à devenir intolérable. Il sait qu'avant de quitter cette forêt sinistre, il doit se débarrasser du secret que les autres n'imaginent pas encore. Il cherche le moment propice pour le faire mais comme Antonin imprime un rythme de marche commando, il lui est difficile d'interpeller ses amis. Arrivé à la bifurcation, Antonin n'a même pas ralenti. Ils aperçoivent les gilets de sauvetage qui gisent encore là où se trouvait le canoë quarante-huit heures plus tôt.

Ils commencent à suer et à souffler en gravissant la pente de la forêt. Pour autant, le tempo ne faiblit pas. Chacun remarque pour soi qu'il ne souffre ni de courbatures, ni des multiples coups qu'il a reçus dans la déroute de la veille. Simon n'a plus mal aux genoux. Dès son réveil, cette bienvenue bizarrerie l'a frappé, lui qui appréhendait cette marche forcée dans la forêt. Ils n'ont pris qu'un repas en vingt-quatre heures, peu ou mal dormi les deux nuits passées et pourtant ils ne ressentent pas l'accumulation de fatigue redoutée. Ils avalent la côte comme au premier jour d'une expédition.

A l'approche du campement, leur instinct leur commande de ralentir. Antonin reste en tête du groupe. Il fait signe aux deux autres de demeurer en retrait, prêts à filer en cas de nécessité. Ils se déplacent en se dissimulant derrière les arbres comme une unité d'élite prête à passer l'action. Puis, Antonin leur intime l'ordre de se cacher et d'attendre.

Il avance seul en contournant le camp par l'ouest.

D'où ils sont, Simon et Tanguy ne voient pratiquement rien du camp ; néanmoins, il leur semble que la tente est affaissée. Ils observent anxieusement leur camarade à l'affût de la moindre réaction de défense mais au lieu de ça, ce dernier se fige en une statue de pierre en terrain découvert. Son visage exprime un mélange d'étonnement et d'épouvante. Comme rien ne lui saute à la gorge, le corps plié en deux, Simon sort en premier de sa cachette et trotte à sa rencontre. A cause de sa langue réduite à l'état de pierre ponce, il est incapable de pousser le moindre « pst », fut-il discret, son cœur bat la chamade, ses jambes flageolent.

Tanguy sent ses poils se hérissier sous sa polaire et devenir durs comme des aiguilles de pin. Il est subitement barbouillé, prêt à rendre un flot de bile à tout moment. Il se lance à la suite de Simon, avec le même empressement du condamné à mort vers l'échafaud. L'idée insolite qu'Antonin peut avoir besoin d'eux lui effleure l'esprit, or il aurait aimé en rire. Antonin n'a jamais eu besoin de personne.

Ce dernier tombe à genoux, les bras ballants comme anesthésié par une seringue invisible. Il est d'une pâleur à faire craquer le plus coriace des croque-morts.

Lorsque les deux autres se portent à sa hauteur face à leur campement, ils sont foudroyés sur place.

Simon ouvre la bouche mais aucun son n'en sort. Tanguy vomit un liquide vert et pousse un râle d'agonie. Il se jette face contre terre et sanglote.

Cinq longues minutes de pures hallucinations passent ainsi.

- Antonin, susurre Simon. Mais le leader du groupe ne répond pas.

- Antonin, répète-t-il aussi doucement que possible. Le deuxième appel semble ramener l'autre à la vie. Il redresse imperceptiblement la tête, les yeux rougis par le choc qu'il vient de subir.

- On est morts ? interroge Simon avec une voix tremblante. Un sanglot expire dans sa poitrine.

Antonin est pris d'une quinte nerveuse faite pour chasser une dangereuse léthargie. Il se redresse sur ses pieds et contemple ce qui reste encore du campement. Il jette un œil sur Tanguy, à présent recroquevillé comme une larve qui fait le mort.

- On est foutus, baragouine l'homme à terre.

Antonin regarde Simon dont les traits du visage sont décomposés. A cet instant précis, il se sent incapable de la moindre parole réconfortante, du reste que pourrait-il dire ?

- Nous sommes passés de l'autre côté, c'est fini Antonin, prophétise Simon.

- Noooooon !! beugle Tanguy.

Surpris, les deux autres le regardent se débattre contre une force invisible.

- Non pas moi, je ne voulais pas, non, non ! Puis d'un coup, il bondit sur ses pieds, il a l'air du dément capable de changer de masque en une fraction de seconde. Quoi ? vocifère-t-il. Je ne suis pas un violeur ! Meeeerde ! Arrêtez de me regarder comme ça ! Vous valez pas mieux que moi. Assassins !

A peine a-t-il fini de crier qu'il se jette encore sur le sol en se lamentant.

- La vie est si fragile !

Simon et Antonin demeurent silencieux et n'ont pas bougé un cil.

- On peut pas tout gâcher. Puis il se retourne sur le dos et laboure le sol de ses pieds.

Oh putain ses yeux sur moi, mais putain qu'est-ce que j'ai fait ! C'était pas le mien ! Son fœtus, c'était pas le mien !

Antonin s'inquiète, il s'avance vers lui.

- Quoi ? De nouveau, Tanguy est sur ses pieds, campé face à celui qui les a entraînés ici.

- Arrête.

- T'as peur d'entendre la suite ? Tanguy arbore une grimace hargneuse.

- Ta gueule.

- Mais tu vas l'entendre la suite ! Tu me regardes comme si j'étais un pestiféré, je suis pas dupe, alors je vais te la servir la suite, comme ça tu pourras me dégueuler dessus. Ne fais pas le brave ! Viens pas me faire chier avec ta morale qui dégouline ! Et toi, hein ? Regarde-toi, t'es pareil que nous ! Prépare-toi parce que je t'ai pas tout dit, et ce que j'ai fait, tu l'as fait, hein ? C'est pour ça que ça te fait chier, parce t'as fait pire ! C'est toi le pire d'entre nous ! Assassin !

- Tanguy, ferme ta gueule, ne m'oblige pas à ...

- Tu vas l'entendre la suite, la fille est tombée enceinte après nos saloperies...

- Tanguy ta gueule !!! hurle cette fois Antonin. La montagne renvoie l'écho.

Tanguy recule d'un pas. Mais il veut en découdre pour de bon.

- Elle a pris l'ascenseur jusqu'au quinzième étage...

Antonin se jette sur son ami et lui envoie un formidable crochet en pleine mâchoire. L'autre part valdinguer sur le tapis d'humus. Sa lèvre a éclaté et saigne.

- Je n'ai pas le temps de t'expliquer, tu fermes ta gueule maintenant. Antonin essaie de prononcer ces paroles avec la voix la plus calme possible mais elle chevrote quand son regard se pose, au delà de Tanguy, sur les trois corps éventrés.

- Elle s'est retrouvée sur le toit de l'immeuble. Tanguy continue avec une voix blanche.

- Non, je t'en prie arrête. Mais Antonin n'a plus la force de lutter. Il sent les choses aller de manière inéluctable, rien ni personne ne peut les stopper.

- C'était quatre mois après le viol...

- Arrête Tanguy, ils vont venir...

- Elle a caché sa grossesse à sa famille...

- Ferme-la, ils vont venir, je te dis...

- Mais à quatre mois ça commence à se voir quand on est adolescente...

- Tanguy, ils vont venir pour de bon...

- Elle est montée sur le toit et elle s'est approchée du vide...

- Ils vont venir nous prendre ...

- Elle a regardé en bas vers la cité...

- Arrête Tanguy...

- Elle a sauté, mec, avec le bébé, on l'a su après l'autopsie. Elle a rien cafté, elle nous a laissé libres, mec, tu le crois ça ? Pourquoi elle...

Tout à coup, un craquement formidable déchire l'air, suivi d'un violent tremblement de terre. En direction du massif, une forme aux dimensions fabuleuses se dresse vers le ciel et commence à se diriger lentement dans leur direction. Dès les premiers instants, ils se figurent un corps progressant à la surface du sol mais très vite ils prennent conscience que la chose se déplace sous terre, faisant onduler la forêt comme un vulgaire tapis. Les grincements sont terribles. Bien souvent, ce qui jette l'effroi sont les images sans lien avec la logique ; voir les arbres secoués comme des plumeaux, faisant l'ascenseur avec des angles impossibles lors du passage de la chose, suffit à leur faire perdre la raison. Outre cette vision d'horreur, il y a ces hurlements répétés qui semblent fuser de sous terre.

C'est encore Antonin qui réagit le premier.

- Les casques ! braille-t-il.

Et il montre l'exemple. Il enjambe le cadavre d'un homme qui est son exacte réplique ; ou peut-être est-il déjà ce cadavre, n'a-t-il cessé de penser quand il l'a vu étendu, les intestins en guirlande autour du ventre. Il attrape son sac à dos et essaie de détacher la bride du casque emmêlée aux lanières du casque.

Plus par mimétisme que par déduction, les deux autres en font autant. Simon ne peut s'empêcher de jeter un coup d'œil sur le corps qui n'est autre que lui-même. Ses mains tremblent si fort que le nœud qui lie le casque au sac se transforme en un véritable casse-tête chinois.

Tanguy doit arracher le sac des mains du cadavre qui est resté cramponné aux brides. Ce faisant, le corps se déplace et les intestins entortillés à la végétation, jaillissent encore un peu plus de l'abdomen. Il vomit tout en traînant le casque et le sac à dos sur le sol.

Antonin exhorte ses amis à se presser mais il ne parvient pas plus à ses fins. Les hurlements atroces se rapprochent et il sent l'ombre de la masse se projeter sur leur espace. En désespoir de cause, il sort son Laguiole et tranche la sangle d'un coup net. Voyant les autres dans la même situation, il en fait de même avec leur casque.

- Suivez-moi ! crie-t-il rageusement. Pour la troisième fois en trois jours, ils cavalaient comme des dératés.

Antonin les conduit vers le torrent. Cette fois, la chose les poursuit ; les déflagrations sont de plus en plus nombreuses et toujours de plus en plus rapprochées. La montagne semble s'ouvrir en deux dans d'ignobles souffrances.

Parvenu aux débris éparpillés du canoë, Antonin s'empare des gilets et les distribue à ses amis. Mais ils n'ont pas le temps de les enfiler comme le leur ordonne leur chef. La chose est tout près d'eux. Ils foncent en direction de la rivière aussi vite qu'ils peuvent. Ils arrivent enfin à distancer l'espèce de monstre qui se faufile dans des galeries souterraines.

A la confluence, ils entendent malgré tout les détonations et concluent que la chose ne les lâchera plus. Antonin en a eu la prémonition en voyant les trois cadavres au campement.

- Mettez les gilets !

- Où tu nous emmènes ? fait Simon en haletant. Il est plié en deux les mains sur les cuisses.

- Là-bas.

Antonin montre le déversoir.

Tanguy et Simon se pétrifient.

- Il n'y a pas d'autre choix, dit Antonin encore tout essoufflé.

- Pas question d'aller là-bas, proteste Simon avec une respiration sifflante.

Mais déjà Tanguy s'enfonce dans l'eau et marche en direction des gorges tout en fixant son casque de montagne sur la tête du mieux qu'il peut.

- Simon, écoute ! Puisqu'on est morts, nom de Dieu ! On ne risque rien !

La chose approche. On distingue déjà le sommet hérissé, aussi invraisemblable que cela puisse être, de sapins frisant les cinquante mètres de hauteur. Puis des gémissements sinistres de douleur achèvent de les terroriser.

- Je sens pas l'eau, remarque Tanguy alors qu'il en a jusqu'au menton. Elle est pas froide du tout !

Antonin attrape Simon par le col.

- Tu comprends ce que ça veut dire ? On ne ressent ni la faim, ni la douleur, ni la flotte. On a basculé mais pas complètement. Et ce qui s'amène vers nous n'est pas gentil Simon ! On est en transit, tu comprends, bordel de Dieu !

Simon se protège le visage, il a peur de son copain.

- Quand j'ai frappé Tanguy, sa lèvre a saigné. Il y a encore une chance de se tailler par là. Il indique du doigt le sinistre goulot d'étranglement d'où leur parvient un grondement aussi inquiétant que les sons émis par la chose souterraine.

- Sauvons-nous ! meugle Tanguy. Il lutte encore contre la force du courant par instinct de conservation.

Antonin pousse Simon dans l'eau sans ménagement. Mais comme il résiste, il le frappe au visage avec le plat de la main puis avec le poing.

- Ne me force pas Simon ! rugit Antonin, le visage déformé par la peur.

- On est morts ! Putain ! La paupière de Simon enfle à vue d'œil.

Antonin l'agrippe par le bras et s'engage dans le courant. Bien qu'il se laisse conduire, Simon semble tétanisé par la peur. Antonin lui passe le gilet et lui attache son casque. Il s'habille à son tour en gardant un œil sur son copain.

Ensuite, ils nagent vers les gorges, et très vite, la rivière les emporte vers le déversoir. Antonin se retourne vers la rive et voit la forêt atteinte d'une boursoufflure d'une taille inimaginable avec sur ses flancs d'immenses cratères. De ces derniers affleurent, ici ou là, de monumentales masses creuses de forme cylindrique, aux extrémités aux arêtes vives ou bien terminées par des proéminences arrondies ; elles sont de couleur ivoire et semblent avoir été enfouies il y a longtemps. Près du sommet où se balancent des arbres séculaires, on aperçoit deux espèces de cryptes desquelles une source lumineuse produit un faible éclat rouge.

Quand il les remarque, Antonin est saisi d'une indicible frayeur ; la paire d'yeux de la chose souterraine l'observe intensément. Subitement les images défilent comme dans un stroboscope, tantôt il a la nette impression d'être là depuis des millénaires et que le temps suit des courbures insondables, tantôt la réalité le ramène à la terreur d'être happé par la chose. Mais l'insupportable survient quand il prend conscience de la dimension tangible du temps dont l'éternité est l'unité de mesure. La peur panique d'y être entraîné l'emporte sur son inertie qui en fin de compte n'aura duré qu'une fraction de seconde.

Pris de vertiges, il laisse échapper son urine dans son pantalon. Il bat la surface de l'eau de façon désordonnée avec ses bras en poussant des cris d'effolement. De l'eau s'engouffre dans sa bouche. Il est emporté de plus en plus rapidement par le courant et bientôt, ballotté en tous sens, il perd la notion de l'équilibre. Il heurte des masses d'eau qui s'avèrent être des vagues et plonge dans les creux formés par celles-ci.

Puis tout à coup, il comprend qu'il bascule dans les gorges. Avant de chuter tête première dans la première cataracte, une image fugitive de l'horizon s'inscrit sur sa rétine ; il croit voir la rotondité de la terre comme s'il la contemplant à travers le hublot d'une fusée. Mais cette sensation s'estompe bien vite quand il reçoit le premier choc. Il est presque assommé mais le casque protège l'os du crâne.

D'autres chocs se succèdent. Son corps se comporte comme une boule de flipper frappant les parois, rebondissant sur les rochers, filant à vive allure dans des rampes lisses.

Sa respiration se mue en une suite d'apnées entrecoupées par de brèves goulées d'air et d'écume.

Il crache.

Il avale.

Il régurgite.

Il s'étouffe.

Sa poitrine lui fait atrocement mal. Le manque d'oxygène lui provoque un insoutenable mal de tête. Il est au bord de l'apoplexie.

Il a beau se protéger le haut de son corps comme un boxeur dans les cordes, les collisions lui font baisser sa garde, et inmanquablement, un rocher frappe ses côtes, lui coupant le souffle durant d'interminables secondes. A plusieurs reprises, il perd connaissance mais une meurtrissure le ranime. Il se débat, nage vers l'écume bouillonnante, au-dessus de laquelle se trouve l'or précieux : l'oxygène. Ses poumons brûlent littéralement. Le manque d'air le torture. Dès que sa gorge entre en contact avec l'atmosphère ; il happe l'air, le siphonne, l'inspiration se termine généralement en un gargouillement douloureux.

Certaines fois, il a conscience d'échapper à l'énergie du torrent et d'être sous l'effet de la pesanteur. C'est une chute avec au bout la peur d'être réduit en bouillie. Il n'a aucune notion de sa situation dans l'eau, où se situe la surface ou le fond, il dévale le cours d'eau comme pris dans le tambour d'un lave-linge. Outre son obsession de respirer, il a la hantise d'être démantibulé par un rocher.

Son casque fait merveille. Les coups sont rudes et sans celui-ci, sa tête se serait fendue maintes fois. Néanmoins, on ne compte plus les œufs de pigeons qui poussent sous la coque, ni les ecchymoses sur ses épaules, ses fessiers ; une pommette s'est enfoncée, un doigt luxé. Pour autant, il n'éprouve aucune douleur physique. Il a seulement peur.

Soudain, il est comme projeté en l'air pendant quelques secondes puis il frappe la surface d'une eau calme. Il remonte à l'air libre tel le chiot qu'on a tenté de noyer. Il respire bruyamment de longues secondes. Un plouf le fait complètement revenir à lui. C'est Tanguy.

Il jette des coups d'œil autour de lui.

Ils sont dans un petit lac en forme de croissant. Au-dessus d'eux, le moteur d'une voiture ronronne, mais les arbres la dissimulent. A dix mètres au-dessus de la surface, une petite cascade jaillit littéralement d'une faille de la montagne. La montagne les a régurgités par cette encoche dans le rocher, pense Antonin.

- J'ai froid, j'ai froid ! se réjouit Tanguy. On est vivants !

Antonin inspecte la surface du lac tout autour de lui. Tanguy comprend qu'il cherche Simon. Son allégresse disparaît en un clin d'œil.

Simon reste absent malgré leurs appels.

Le visage d'Antonin est déformé à cause de sa pommette effritée et son corps n'est qu'une vaste plaie. Il commence à nager vers la rive.

- Antonin ! crie Tanguy.

Il se rétablit et pivote vers son ami. Avec le gilet de sauvetage, il n'a pas besoin de battre des pieds pour se maintenir en surface.

- Simon n'y a pas cru ? C'est ça ?

Il hoche la tête.

- Tu vois Tanguy je ne vau pas grand-chose, encore moins que je l'imaginai avant ce bordel. Je vous ai entraînés tous les deux dans la forêt et j'ai provoqué la mort de Simon. Quand tout ceci sera terminé, je ne veux plus te revoir.

Et il se remet à nager en direction de la rive.

- Antonin ! appelle encore Tanguy.

Il s'immobilise mais hésite à se retourner. Un reste d'amitié l'oblige à lui faire face à nouveau.

Tanguy affiche une telle grimace à cause du froid que son visage ressemble à une gargouille. De la morve lui coule du nez et se répand jusqu'au menton. Il grelotte. Il a brandi son bras au-dessus de l'eau qu'il cherche à maintenir en direction d'Antonin. Le froid a raidi ses doigts, sa main ressemble à une crosse.

- J'ai les deux jambes cassées, réussit-il à dire en claquant des dents.

Antonin va à sa rencontre de mauvaise grâce. Il tend sa main droite mais Tanguy a du mal à l'attraper avec ses doigts paralysés, il est maladroit, on dirait un lépreux. Antonin doit l'agripper par l'autre bras. L'autre grimace de douleur.

Avec leurs gilets encombrants, ils ressemblent à deux sumos qui s'empoignent sur un ring.

Leurs regards se croisent un instant.

Puis soudain, Antonin fond en larmes, des sanglots secouent ses épaules.

FIN.

Dec 2005 - janv 2006